

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payables à l'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ÈME} ANNÉE, No 324.—SAMEDI, 19 JUILLET 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAU, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SALON
S. THOMAS D'AQUIN

(Photogr.)



DE 1890

Groupe plâtre, par M. Joseph LEFEVRE.

(COUIN.)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 JUILLET 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La littérature française au XVI^e siècle, par Pierre Bédard.—Comment on se marie aux États-Unis, par Louis de Saintes.—Saint Thomas d'Aquin.—Poésie : Souhaits d'hyménée, par Frid Olin.—Deux jours au lac Desrivières, par J. P. V. DuSault.—Le berceau, par J. B. LeMay.—Science : La photographie des projectiles.—Poésie : L'hirondelle, par A. de Lamartines.—Chronique : Le convenu, par Catherine Parr.—Le Rocher Blanc, par Létitia Drapeau.—Les Sources Saint-Léon.—Reconnaissance, par Harry Alis.—Notes historiques.—Usages et coutumes.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite).—Le Régiment (suite).—Voyages.—Propos du docteur.

GRAVURES : Salon de 1890 : Saint Thomas d'Aquin.—Vue des Sources Saint-Léon.—La fête Saint-Jean-Baptiste à Québec : Réunion des Sociétés, sur l'Esplanade, avant le départ du cortège.—Gravures de nos feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

M. Narcisse Bédard, comptable de la maison Hall & Price, Québec, a gagné la prime de \$50.00 au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ.



Il y a vingt-cinq ans, alors que je n'avais pas encore voyagé, ni connu le monde, j'étais toujours émerveillé quand j'entendais parler de la police anglaise.

On m'avait tant vanté la puissance, la discipline et l'obéissance aveugle de cette armée de l'ordre ! Et l'on ajoutait que, du reste, tous les Anglais avaient le sentiment du respect des lois poussé au plus haut degré.

"Vous voyez, me disait-on, les policemen se promener dans Londres à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, dans les quartiers les plus dangereux, sans autre arme qu'un petit bâton, mais ce bâton, si léger qu'il soit, représente la Reine, c'est-à-dire la souveraineté, la loi."

Quelques années plus tard, la première chose que je vis en arrivant à Liverpool, c'était une rixe entre des matelots et la police ; les marins tapaient à tour de bras et les représentants de la loi se ser-

vaient de leurs bâtons, très solides ma foi, pour casser la tête de leurs compatriotes.

Depuis cette époque, j'ai vu le même fait, cent fois, au Canada ; ce qui prouve, qu'en fin de compte, les choses se passent en pays anglais de la même manière qu'ailleurs, et qu'il faut en prendre et en laisser de ces petites vantardises britanniques.

* * Cependant un fait, à peu près unique dans l'histoire de la police de tous les peuples, vient de se passer à Londres.

Plusieurs milliers de membres du corps de police de la capitale anglaise ont signifié l'autre jour à leur chef, leur intention de se mettre en grève si leur traitement n'était pas augmenté. Peu habitué à ce genre de discipline, le chef les envoya promener, mais le lendemain tout un quartier fut en émoi, les policemen avaient tenu parole, et ils avaient même jeté par la fenêtre un de leurs inspecteurs qui leur déplaisait. Pour des Anglais qui se piquent de garder toujours leur sang-froid, il faut avouer que le procédé est un peu vif. L'inspecteur a été ramassé dans un état déplorable.

Pendant ce temps-là les bandits, les paresseux, et les ivrognes, sachant qu'il n'y avait plus de police dans le quartier, se sont jetés sur les boutiques, les buvettes surtout, et tout mis à sac et... à sec.

Si cela continue, on verra du joli à Londres, où plus de quatre millions d'habitants sont rassemblés et où il se trouve un nombre de propres à rien assez considérable qui n'attendent que le moment favorable pour faire un mauvais coup.

* * Une charmante aventure de prison est arrivée dernièrement à Québec, et je la crois bonne, comme moyen de transition, puisque je viens de parler de police, bien que la police de Québec n'ait rien à faire dans l'anecdote.

Il y a de cela un mois environ ; un jeune garçon, de quinze ans à peine, fut arrêté pour un délit quelconque et condamné à aller passer quelques années à la prison de réforme de Montréal, mais comme cette institution avait sans doute trop de pensionnaires déjà, on retarda l'expédition du colis et on l'interna dans la prison de Québec.

Survinrent les élections ; le jeune homme était il rouge ou bleu, je n'en sais rien, mais à coup sûr il était de Saint-Sauveur de Québec.

Vous vous souvenez de ce jour-là, car si peu que l'on s'occupe de politique (comme moi du reste), tout le monde sait que cette journée où, par extraordinaire, le ciel fut tout d'azur, se termina par un coucher de soleil splendide aux lueurs fulgurantes et cramoisies.

Tout Québec était en émoi et les rumeurs électtorales, mêlées aux bruits de la foule frémissante, montaient de Saint-Sauveur, de Saint-Roch, pour atteindre les sommets de la haute ville et rebondir sur les murs de la sinistre prison qui vient de servir de lieu d'exécution à Dubois.

Et, la figure collée aux barreaux de sa cellule, le pauvre enfant du faubourg, tressallait tout à coup.

—Au fait, dit-il, je suis mince, les barreaux sont espacés... Si j'allais voir ce qui se passe là-bas.

Dix minutes plus tard, après avoir fait un saut de vingt pieds, il était sur la route et, les jambes pendues à son cou, il marchait, courait, dévalait à perdre haleine...

Le lendemain, à l'heure où l'aurore s'éveillait rouge encore de frissons du crépuscule de la veille, l'enfant, — le prisonnier puisqu'il faut lui donner ce nom — sonnait à tour de bras à la porte de la prison, au grand ébahissement du porte-clefs qui vint lui ouvrir.

—Eh bien, oui, répondit-il à la question qu'on lui fit, je voulais voir... c'était très beau !!!

On le remit dans sa cellule.

* * Huit jours plus tard, l'atmosphère retentissait de sons joyeux, l'air était vif et frais, des parfums d'églantines et des vibrations de patriotisme venaient encore embaumer et faire tressail-

lir les murs de la sinistre geôle, et l'enfant respirait et écoutait...

Puis les senteurs devinrent plus enivrantes et les sons plus distincts... Cela sentait la feuille d'érable et les notes claires de *Vive la Canadienne* fouettant les ondes aériennes...

Il passa la tête au travers des barreaux, le corps suivit la tête et rebondit.

Le même soir, il revenait la main pendue à la cloche de la même prison, et c'est en criant à tête pleine et la poitrine dilatée : *Vive la Canadienne !* qu'il reprit sa place, la place que la justice, un peu dure peut-être, lui avait assigné.

C'est un prisonnier qui a fait cela, c'est un coupable, je l'admets, mais, morbleu ! il y a encore du bon chez cet enfant !

* * Je vous parlais dernièrement des moustiques, maringouins, brûlots et autres insectes du genre "mouche", et je venais à peine de terminer ma causerie, qu'il m'est tombé sous la main une lettre du Père du Poisson, missionnaire aux Akenzas, écrite en 1727.

Après avoir décrit les souffrances du voyage, le Père du Poisson ajoute : "Mais le plus grand supplice sans lequel tout le reste ne serait qu'un jeu, mais ce qui passe toute croyance, ce que l'on ne s'imaginera jamais en France, à moins qu'on ne l'ait expérimenté, ce sont les maringouins. La plaie d'Égypte, je crois, n'était pas plus cruelle. Il y a ici des *frayé d'abord* ; il y a des *brulots*, ce sont de très petits moucheron, dont la piqure est si vive ou plutôt si brûlante, qu'il semble qu'une petite étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des *mouffiques*, ce sont des brûlots, à cela près qu'ils sont encore plus petits, à peine les voit-on, ils attaquent particulièrement les yeux ; il y a des *guêpes*, il y a des *thons* ; il y a en un mot *omne genus muscarum* : mais on ne parlerait point des autres sans les maringouins : ce petit animal a plus fait jurer depuis que les Français sont au *Mississipi* que l'on avait juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarque le matin avec le voyageur, quand on passe à travers les saules ou près des cannes, comme il arrive presque toujours, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, et ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvante guères ; ils font un petit vol, et reviennent sur le champ à l'attaque ; le bras se lasse plutôt qu'eux. Quand on met à terre pour dîner depuis dix heures jusqu'à deux ou trois heures, c'est une armée entière que l'on a à combattre : on fait de la boucane, c'est-à-dire, un grand feu, que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes ; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution ; Je ne sais lequel vaut mieux du remède ou du mal. Après dîner, on voudrait faire un petit sommeil au pied d'un arbre, mais cela est absolument impossible ; le temps du repos se passe à luter contre les maringouins. On se rembarque avec les maringouins, au soleil couchant, on met à terre, aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes, pour faire son baire, la chaudière et la boucane, chacun y est pour soi ; alors ce n'est pas une armée, mais plusieurs armées que l'on a à combattre, c'est le temps des maringouins, on en est mangé, dévoré, ils entrent dans la bouche, dans les narines, le corps en est couvert ; leur aiguillon pénètre l'habit, et laisse une marque rouge sur la chair qui enflé à ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piqures. *Chicagon*, pour faire comprendre à ceux de la nation la multitude des Français qu'il avait vu, leur disait qu'il y en avait autant dans le grand village (à Paris) que de feuilles sur les arbres et de maringouins dans les bois. Après avoir soupé à la hâte, on est dans l'impatience de s'ensevelir sous son baire, quoique l'on sache qu'on va y étouffer de chaleur : avec quelque adresse, quelque subtilité qu'on se glisse sous ce baire, on trouve toujours qu'il y en est entré quelques-uns, et il n'en faut qu'un ou deux pour passer une mauvaise nuit."

N'est ce pas que cette lettre du Père du Poisson est intéressante ?

* * Quelques jours avant les élections, l'ami d'un des candidats rencontre son intime et l'aborde brusquement.

— Sapristi, Barnabé (ou Chrysostôme, je ne sais au juste), tâche donc de prendre un air plus gai, on ne te voit jamais rire... ça ne fait pas du tout en temps d'élection.

— Ah ! mon pauvre vieux ! je ne le sais que trop, et je donnerais cinq cents piastres pour ne pas avoir l'air bête !!!

* * Les élections ont lieu, Chrysostôme (ou Barnabé, à moins que ce ne soit Jérôme), est battu ; on discute devant son fils :

— Enfin de compte, dit un partisan du candidat malheureux, on sait pas comment notre ami a été battu.

— Moi, je le sais, dit le fils, c'est parce que papa n'est pas populaire.

Lein Ledieu

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVI^E SIÈCLE

(Suite et fin)

Clément Marot, Pierre de Ronsard et François de Malherbe furent les trois plus grands poètes du XVI^e siècle ; c'est à ces écrivains de génie que la langue française doit cette perfection, cette harmonie, cette pureté, cette concision qui dans le siècle suivant la fera proclamée comme la plus belle langue du monde entier, le langage par excellence du bon goût et du bon ton.

Le premier naquit en 1495. D'un caractère ardent et hardi, Marot eut une vie des plus orageuses ayant eu de cruelles déceptions d'amour, il s'abandonna à la fougue de ses passions et mourut usé par les débauches en 1544. Marot est un écrivain des plus charmants et des plus aimables ; Boileau a dit de lui :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

On se plaît à le lire parce qu'on reconnaît chez lui le véritable caractère français, cette verve brillante, cet esprit railleur, cette finesse pleine de malice, cette jovialité entraînant, qui caractérisent les enfants de la France. Favori de la cour de François I^{er}, Marot fut pour ainsi dire le poète à la mode ; il a tout chanté, l'amour, le vin, le plaisir, la tristesse ; il essaya tout et réussit dans tout.

Mais il est inexcusable, dit de la Bruyère, d'avoir remué l'ordure dans ses écrits ; il avait assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer. C'est le seul reproche que l'on peut lui faire.

* *

Pierre de Ronsard prit une autre voie ; Marot avait excellé dans le genre badin ; Ronsard préféra à ce style piquant et plein de grâce l'ampleur et la grandeur et tomba dans le "faste pédantesque."

Ce poète n'était pas dépourvu de talent ; la nature l'avait doué d'un véritable génie, mais le désir insatiable de paraître grand tout en étant confus le perdit, et le fit oublier.

On mentionne comme ses meilleurs écrits ses *Odes*, les *Amours de Cassandre* et son *Élégie* contre les bûcherons de la forêt de la Gastine.

* *

François Malherbe fut supérieur aux deux précédents ; gracieux et simple comme Marot, il le surpassa en ce qu'il fut plus correct, plus élégant, plus harmonieux dans son style, et plus noble dans ses pensées, et plus choisi dans ses expressions.

Ce poète distingué naquit à Cain, en 1556.

Dans ses premières œuvres, on remarque déjà cette netteté, cette grâce et cette douceur qui ont toujours embelli son style.

Voyant que la langue française n'avait rien encore de défini et n'était qu'un mélange de termes barbares, de mots nouveaux, d'expressions étrangères, Malherbe entreprit l'immense et difficile travail de remplacer ce langage vague et dénué de caractère par un autre plein de force et d'énergie, d'harmonie, et de douceur, de délicatesse et de pureté, de grandeur et de noblesse ; il fixa alors les règles premières de cette langue si belle que nous parlons tous, Canadiens, avec le plus grand orgueil, héritage précieux que notre mère la France nous a laissés en quittant nos bords.

Boileau, parlant de Malherbe, dit :

Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber,
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle,
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

Les principaux chefs-d'œuvre de cet illustre réformateur sont : *Les Larmes de saint Pierre*, et de nombreuses poésies fugitives, qui toutes possèdent une grâce et une simplicité des plus grandes et des plus charmantes. Malherbe est donc un des poètes les plus parfaits ; rien de flottant dans sa phrase, rien d'indéterminé dans ses pensées, tout est juste et placé à sa place.

"Malherbe, disait Lafontaine, pêche par être trop beau, ou plutôt, trop embelli". Toute sa louange et son blâme est dans cette citation du fabuliste.

Ce grand poète mourut en 1628.

Avec Malherbe finit le XVI^e siècle. Parmi les écrivains secondaires de cette période remarquable, on aime à citer les noms de Charron, le disciple de Montaigne, de Théodore Agrippa d'Aubigné, de Rémi Belleau, de Joachim du Bellay, de Jodelle, de Desportes, de Jean Bertaut, de Régnier, de Balzac et de Voiture, qui tous possédèrent de nombreuses et brillantes qualités.

Le XVII^e siècle, que nous allons étudier sur toutes ses formes, fut le perfectionnement de ce que le XVI^e siècle avait produit ; la langue française atteignit un haut degré de gloire et les chefs-d'œuvre de cette époque mémorable furent nombreux.

Pierre Bidard

COMMENT ON PEUT SE MARIER AUX ETATS-UNIS

Il y a des pays où le mariage est tout un événement et des plus compliqués. Il faut y penser au moins six mois d'avance et se résigner à passer la moitié des nuits blanche. La nuit, c'est un cauchemar continu ; le jour, ce sont des courses folles pour rassembler des extraits de ceci, des extraits de cela, et former des monceaux de papiers qui feraient le bonheur d'un chiffonnier. Il faut encore aller mendier le consentement des parents, du grand-père, de la grand-mère, du bisaïeul, de l'oncle, de la tante, du cousin, de la cousine, du parrain, de la marraine et je ne sais qui encore. On doit, au besoin, le leur arracher le pied sur la gorge : c'est ce qu'on appelle une sommation respectueuse.

Vous annoncez officiellement au public, une quinzaine de jours à l'avance, que vous allez vous marier, et après vous être donné tant de peine, après avoir sué sang et eau pour tout préparer, vous n'êtes pas sûr qu'au dernier moment quelque anicroche ne viendra pas se jeter en travers de vos desirs.

En Amérique, rien n'est plus simple que le mariage, et point n'y est besoin de préparation : le mariage est une institution ouverte à tous, à toute heure du jour et de la nuit... comme les pharmacies.

Si en dinant en compagnie de votre *sweetheart*, il vous passe par la tête de vous marier—on a de ces idées bizarres, surtout après avoir dégusté quelques verres de bordeaux—et que votre *sweetheart* soit d'accord, naturellement, vous allez, tout

en digérant, faire une petite promenade du côté de chez le maire, le juge ou le ministre. Les ministres d'un culte quelconque ont le droit de marier civilement, et c'est à eux qu'on s'adresse d'ordinaire.

Vous allez donc chez le ministre. Inutile de vous mettre en frais de toilette ; ayez seulement soin d'avoir de l'argent en poche.

Il est déjà tard ; le ministre est sans doute au lit. Mais il est complaisant, et sa brave cuisinière va le tirer de son sommeil après vous avoir fait entrer au salon.

Le digne ministre ne se fait pas prier. Le temps d'enfiler son pantalon, d'endosser sa robe de chambre, de mettre ses pantoufles, et le voilà tout à vous.

Il fait simplement son entrée en vous donnant une poignée de main, puis, sans autres préliminaires, il procède à la cérémonie en vous demandant vos noms.

Libre à vous de prendre ceux qui vous plaisent le mieux ; personne ne viendra s'opposer à votre choix.

Il est probable que le ministre a l'avantage de vous voir pour la première fois et ne vous connaît pas plus que l'an quarante.

Personne n'est tenu de se marier au lieu de son domicile ou de celui de l'épouse. On peut donc célébrer cette cérémonie—est-ce bien une cérémonie—dans n'importe quel endroit des Etats-Unis. Il y a de quoi choisir sur un territoire qui surpasse en superficie l'Europe entière.

Nommez-vous King, Smith, Robertson ou Jackson, le ministre ne peut savoir quel est celui de ces noms qui vous appartient réellement. D'ailleurs, il n'a pas à s'en occuper ; il écrit tout simplement celui que vous lui donnez.

Vous avez peut-être déjà deux ou trois femmes légitimes.

Il n'a rien à y voir.

Votre future paraît bien jeune. Cependant, le ministre juge qu'elle est nubile. Du reste, comment être certain de l'âge sans état civil ?

Tout va donc pour le mieux. En deux coups de plume l'affaire est bâclée. S'il vous faut un témoin, vous en avez un de tout prêt sous la main : le décrocteur du coin. Vous êtes toujours sûr de le trouver à son poste. Entre deux coups de brosse, il trouvera le temps d'apposer sa griffe sur l'acte solennel. Le ministre peut embrasser la mariée, si le cœur lui en dit. Libre à vous d'en faire autant, ne vous gênez pas, et... c'est tout.

Non, pardon. Glissez une petite pièce dans la main du ministre. Il a bien quelque droit de compter sur votre générosité lorsque vous allez ainsi troubler son sommeil. Au fait, le plus simple—était de le faire venir chez vous pour vous marier à domicile. Vous auriez pu l'inviter à dîner, et cela vous eût évité de sortir. Mais, ma foi, on ne songe pas à tout. Enfin, l'affaire est faite. C'est le moins que vous lui offriez d'aller prendre un verre au café du coin. Il refusera peut-être parce qu'il appartient à quelque société de tempérance. Le décrocteur que sa profession contraint à avaler pas mal de poussière a toujours le gosier sec. Il acceptera donc sans façon de boire un verre, et même deux, à votre santé et à celle de votre épouse.

LOUIS DE SAINTES.

SAINT THOMAS D'AQUIN

(Voir gravure)

Le saint patron des écoliers chrétiens est représenté par M. Joseph Lefevre entre un séminariste et un jeune homme qu'il est facile de reconnaître.

Le groupe est accompagné des armes de Léon XIII et de l'écusson de l'ordre de Saint-Dominique. L'ordonnance générale de ce bas-relief est heureusement équilibrée.

Les écoliers chrétiens, en le considérant, devront se montrer fiers d'être placés sous la protection de ce père de l'Eglise que saint Louis accueillait comme un prince et que les princes aujourd'hui invoquent pour obtenir la sagesse et l'inspiration divine.



SOUHAITS D'HYMÉNÉE

HOMMAGE A M. J.-G. H. BERGERON, M.P., ET MADAME BERGERON

“ Voulez-vous que du mariage
 “ Je vous soumette le budget ?
 “ Vingt ans d'amour, pas davantage,
 “ D'amitié trente : accordé net.
 “ D'enfants, en tous points votre image,
 “ Je vote un couple, aimable et beau,
 “ Et pour les soucis du ménage,
 “ Tout bien compté, je mets zéro.”

A. M.

Un seul cœur, une seule âme
 A vous deux,
 Remplis d'une sainte flamme
 Aux doux feux !

L'un pour l'autre seuls au monde,
 Pleins de foi,
 Qu'une confiance profonde
 Fasse loi !

Nul regret de la jeunesse,
 Faux plaisirs !
 Que l'hymen comble sans cesse
 Vos désirs !

Une unique mais pieuse
 Ambition :
 Que Dieu rende fructueuse
 Votre union !

Si le ciel daigne se rendre
 A nos vœux,
 Vos enfants sachent comprendre
 Les aïeux.

L'esprit de foi, la sagesse
 Qu'ils ont eus,
 Et joindre à votre noblesse
 Leurs vertus !

Nul souci, ce trouble-fête
 De l'amour ;
 Que serein pour vous s'apprête
 Chaque jour !

Mais s'il survient des misères,
 Main à main,
 Bravez les efforts contraires
 Du destin ;

Offrez à Dieu la vaillance
 Du devoir ;
 Lui qui bénit la constance
 Et l'espoir,

Il vous rendra l'allégresse
 Des heureux,
 Puis, une éternelle ivresse
 Dans les cieux !

Frid Glen

Lundi, 7 juillet 1890.

DEUX JOURS AU LAC DESRIVIÈRES

Depuis longtemps déjà, mon beau-père, un vieux de la vieille, ancien colon et trappeur enragé, m'engageait à aller passer mes vacances à Saint-Calixte, petit village situé à l'entrée des Laurentides, m'assurant que c'était un véritable eldorado où foisonnaient ours, lièvres, perdrix, etc., etc. A l'appui de son dire, il me narrait maints exploits de chasse qui tenaient du prodige. De nombreux lacs, dans lesquels pullulaient des truites phénoménales, qui ne demandaient pas mieux que de mordre à l'hameçon, se rencontraient à chaque pas, disait-il. Enfin, il nous vanta tellement le pays de ses amours que nous décidâmes, mon frère et moi, de partir le lendemain pour le pays de cocagne.

Il y avait huit jours à peine que ce dernier était de retour de la célèbre campagne du Nord-Ouest, sinon couvert de lauriers, du moins d'un nombre incalculable de parasites d'une grosseur prodigieuse et d'une voracité insatiable qui, loin de se trouver mal de ce changement de lieu et de climat, semblaient au contraire jouir d'un redoublement de vitalité.

Un appartement retiré du collège de Sainte-C... où je demeurais dans le temps, lui fut assigné pour faire sa quarantaine. Après deux jours de réclusion, fructueusement employés à échauder, noyer, écraser ses locataires, nous lui rendîmes la liberté, non sans avoir constaté de visu l'absence de tout danger. Il n'en était rien cependant, car mon beau-père, ayant été obligé d'endosser sa tunique dans une circonstance critique, se grattait furieusement lorsqu'il se croyait à l'abri de tout regard indiscret. Mais n'anticipons point et reprenons le cours de notre récit.

Nous n'avions plus que quelques heures pour nous préparer à ce long voyage. Heureusement que le bonhomme nous servait de cicérone, car mon frère et moi, avec un mince équipement, nous ressemblions à des soldats qui, avant de lever le camp, se débarrassent de tout fardeau pesant, et nous nous moquions de la lourde et volumineuse poche que le père portait avec lui, et dans laquelle il y avait un peu de tout : beaucoup de choses que nous trouvions inutiles au départ mais que nous avons reconnu utiles et même nécessaires lorsqu'il fallut camper loin de toute habitation.

Partis de Montréal à 5 $\frac{1}{2}$ heures du soir, nous arrivâmes à Saint-Lin à 7 $\frac{1}{2}$ heures. Les onze milles qui séparent cette ville de Saint-Calixte nous parurent d'une longueur désespérante : il est vrai de dire que notre cheval était la plus pacifique des bêtes ; insensible aux reproches comme aux coups, et bon, tout au plus, à charroyer des œufs ou à traîner un corbillard, et encore !... De nos jours, les vivants sont si pressés de se débarrasser des morts, pour jouir de la vie, qu'ils se plaignent rarement de ce qu'on mène trop vite ces derniers.

Il était près de minuit lorsque nous arrivâmes, brisés de fatigue, chez un mien oncle, résidant à trois milles du village, en un endroit décoré du nom peu poétique de *Trousnack*. Il y avait quelque vingt ans que ce dernier était venu se tailler un domaine dans cette partie sauvage et retirée des montagnes, et pendant ce laps de temps il fit si bien, qu'il réussit sinon à faire fortune, du moins à doter le pays d'une douzaine de bons et solides citoyens qui, à l'exemple du père, livrent bataille à la forêt pour se caser à leur tour.

— Le plus grand obstacle à la culture en cet endroit sont les roches. Il y a vingt ans que j'é-roche, me disait mon oncle, mais c'est comme les cheveux d'Éléonore, quand il y en a plus, il y en a encore.

A cela près, la terre est excellente, propre à toutes sortes de culture, et nous nous étonnions de voir un si grand nombre de bons lots sans occupants. Dire qu'il y a tant d'ouvriers honnêtes et laborieux qui vivent misérablement, au jour le jour, dans nos villes, et qui pourraient se procurer à très bon marché une terre sur laquelle, avec du travail et de l'économie, ils pourraient vivre à l'aise ! Ah ! si jeunesse savait et si vieillesse pouvait ! combien peu de ces lots resteraient inoccupés dans notre belle et fertile province de Québec ! Emparons nous du sol si nous voulons conserver l'héritage que nous ont transmis nos pères au prix de luttes héroïques ; groupons-nous sur cette terre fécondée par les sueurs et le sang de nos aïeux si nous voulons conserver notre Religion, notre Langue et nos Loix.

* *

Il était trois heures du matin, et l'aurore aux doigts de rose annonçait la venue prochaine de l'astre roi, lorsque nous songeâmes à aller prendre un repos dont nous avions grand besoin. Il me fut impossible de fermer l'œil, car les puces me tourmentèrent tellement que, ne pouvant me défendre de leurs attaques, j'abandonnai ma molle couchette pour aller me coucher dans la grange.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsque nous nous mîmes gaiement en route pour le lieu

de notre campement. Il y avait près de trois heures que nous marchions à travers bois quand, tout à coup, à travers une éclaircie, nous aperçûmes devant nous un petit lac, ayant environ un mille et demi de long sur un demi mille de large, encadré de montagnes à pente douce, couvertes de bois résineux. C'était le lac Desrivères ! Il fallait nous entendre faire retentir l'air de cris de joie en apercevant cette nappe d'eau que nous désirions explorer depuis si longtemps. Mon frère, en véritable militaire, ne put s'empêcher de faire parler sa vieille carabine. — J'ai toujours été sous l'impression, quoiqu'il en dise, que son intention était d'occire un magnifique huard qui se prélassait parmi les joncs, ayant manqué son coup, une fausse honte l'empêcha d'avouer sa maladresse.

Une petite île verdoyante, située à l'extrémité nord du lac, attira d'abord nos regards. Nous décidâmes à l'unanimité de nous y établir et d'en faire le centre de nos opérations. Aucune embarcation ne se trouvant en vue, nous nous proposâmes de confectionner un radeau.

La matière première ne faisait pas défaut, il ne s'agissait que de se mettre à l'œuvre et de rassembler des troncs d'arbres en nombre suffisant pour nous porter tous trois, sans risquer de faire naufrage, ce qui, le cas advenant, aurait pu avoir des suites funestes pour deux d'entre nous : mon frère seul ayant des connaissances pratiques sur le noble art de la natation.

Aussitôt nous nous mîmes gaiement à l'œuvre. Mon beau-père et moi transportions le bois au rivage, tandis que mon frère se chargeait de la construction du radeau. Il lui en a coûté de faire peau neuve, obligé qu'il était de se tenir à l'eau, pendant deux heures, à moitié nu, sous un soleil tropical. Ayant toujours eu de l'antipathie pour tout travail manuel, il crut, en cette circonstance, avoir choisi la meilleure part. Dieu sait s'il l'a regretté ! L'embarquement eut lieu à trois heures de l'après-midi. Il ne nous fut pas facile de convaincre le père de l'absence de tout danger. L'élément liquide lui inspirait une répulsion insurmontable et il semblait douter de notre science nautique.

La conduite du plancher flottant me fut confiée comme étant le plus apte, d'après eux, à manier la perche ; mais je crois plutôt qu'ils ne m'ont décerné cet honneur que parce que c'était le poste le plus pénible.

A peine étions-nous à une centaine de pieds du rivage que, pour notre malheur, deux huards firent leur apparition à notre droite et semblaient narguer mon frère, qui, peu patient de sa nature, et se laissant emporter par ses instincts de nemrod, épaula sa carabine et... pan !... je me retournai et quel ne fut pas mon saisissement douloureux en constatant la disparition de mes deux passagers. J'interrogeai anxieusement la surface du lac et n'aperçus que deux chapeaux qui, emportés par le vent, filaient rapidement vers l'île que nous devions explorer. Tout à coup, à l'arrière, apparut notre sac à provisions ; puis deux têtes effarées émergèrent à quelques pieds de moi. Je tendis ma perche au bonhomme qui s'y cramponna avec l'énergie du désespoir. Je parvins à grand peine à le hisser à bord. Mon frère était déjà sur le radeau. La physionomie de celui-ci est piteuse, la frayeur empreinte sur les traits de celui-là si expressive, leurs vêtements ruisselants d'eau et collés à la peau leur donnaient un air si ridicule, qu'un accès de fou rire me prit. Les deux huards, cause première de ce désastre, et plus éveillés que jamais, semblaient faire chorus avec moi et narguer notre maladroit chasseur, ce qui eut pour effet de déplaire souverainement à ce dernier qui déversa sur moi toute sa mauvaise humeur. Le père, complètement démoralisé, demandait à cor et à cri qu'on le déposât sur le plancher des vaches. Force nous fut de revenir sur nos pas ; mais impossible de retourner au lieu de l'embarquement. L'épaisseur du radeau et les plantes aquatiques ne nous permettaient pas non plus d'accoster ailleurs. Mon frère se fit fort de lui faire franchir, sauf avarie, la distance qui nous séparait de la terre ferme, pourvu qu'il voulût bien se mettre à cheval sur ses épaules. Il accepta avec empressement et les voilà partis l'un portant l'autre. A moitié chemin, notre porteur se déclara incapable d'aller plus loin, retenu qu'il

était par la vase dans laquelle il était plongé jusqu'aux genoux. Ni prières, ni menaces ne purent décider le père à descendre du poste élevé où il se trouvait. Le moment était critique et ne pouvait se prolonger car mon frère, sous l'étreinte désespérée de son cavalier, suait et soufflait comme un marsouin. A une dernière injonction, restée sans effet, il courba l'échine et les voilà tout deux à se débattre dans l'eau vaseuse, au grand déplaisir des *wawarons*, qui s'enfuirent affolés dans toutes les directions. Lorsqu'ils parvinrent à se remettre sur pieds à regagner la terre ferme, ils avaient l'air de deux monstres amphibis sortant des profondeurs du lac. Une épaisse couche de limon les couvrait des pieds à la tête ; ils n'offraient plus forme humaine. Je m'empressai d'aller les rejoindre et de leur venir en aide.

Après s'être déshabillés, tous deux, honteux et confus, ils allèrent cacher leur nudité sous l'ombrage protecteur des sapins où les maringouins leur firent une guerre tellement acharnée, qu'ils furent obligés de s'envelopper jusqu'au cou avec la tente. Je procédai, pendant ce temps, au nettoyage de leurs vêtements que j'étendis ensuite sur les aulnes qui bordaient le rivage. Cette opération terminée, j'escaladai la montagne au pied de laquelle nous nous trouvions ; parvenu au sommet, un magnifique spectacle se présenta à mes regards : A ma droite se trouvait un vallon profond dont les versants abrupts, couverts de sombres et majestueux sapins, formaient un gouffre de verdure mobile. En face de moi, de l'autre côté du lac, blanchissaient, à travers le feuillage, les eaux écumeuses de plusieurs cascades tombant dans les crevasses qui sillonnaient la montagne du sommet à la base.

Oh ! que c'est donc beau, ces hautes montagnes avec leur chevelure de verdure, ces ravins sauvages, asiles de la fraîcheur et du repos, cette île verdoyante et fleurie, magnifique joyau, incrusté dans les eaux calmes et profondes du lac ! Qu'elle est donc puissante la main qui fonda, sur des bases éternelles, tant de roches énormes, et qui se fit un plaisir de dessiner à leurs pieds ou dans leurs intervalles des vallons charmants et fertiles que l'on s'étonne de ne pas voir habités ! Partout des sites pittoresques, des contrastes imprévus, des effets admirables.

Je fus arraché à la contemplation de ce magnifique spectacle par les appels de mes deux compagnons. Je m'empressai d'accourir et les aperçus tous deux sur une pointe de rochers qui dominaient le lac, gesticulant et donnant les signes du plus profond désespoir. A les voir ainsi, en ce lieu sauvage et solitaire, et dans ce costume des plus primitifs, on les aurait pris pour deux sorciers anathématisant Neptune, le dieu des eaux, ou imposant le tabou sur les lieux environnants. En m'apercevant, ils me jetèrent un regard si gros de reproches, qu'instinctivement je pressentis un nouveau malheur dont j'étais probablement l'auteur involontaire.

En effet, en jetant les yeux vers la surface du lac qu'ils m'indiquaient par une pantomime si expressive, j'aperçus dans le lointain, flottant au gré des flots, la plupart de leur vêtements, que le vent avait sans doute emportés. Leur désespoir avait sa raison d'être, car il ne nous restait plus, pour nous couvrir tous trois que : deux indispensables, un gilet, une chemise, une tunique et un shako. Le premier moment de stupeur passé, nous procédâmes au partage, qui se fit de la manière suivante : Le père reçut pour sa part la tunique et le shako, mon frère une paire de culottes et une veste à laquelle nous ajustâmes tant bien que mal, des manches faites avec la toile de notre sac à provisions, un mouchoir lui tint lieu de coiffure. J'eus pour ma part, l'insigne bonheur de conserver ma chemise, mes pantalons et mon gilet. Pas n'est besoin de faire un grand effort d'imagination pour se figurer l'effet que nous devions produire dans un accoutrement si léger et si baroque. De camper sur l'île, il n'en fut plus question. Les malheurs successifs qui venaient de s'abattre sur nous avaient quelque peu calmé notre fièvre d'exploration. Après mûres délibérations, nous décidâmes d'aller planter notre tente de l'autre côté du lac, car nous espérions retrouver facilement ce que le vent nous avait si impitoya-

blement emporté. Après deux heures de marche forcée, par des chemins impraticables, nous parvîmes à une pointe faisant face à notre point de départ où, malgré les recherches les plus minutieuses, nous ne retrouvâmes qu'un misérable chapeau de paille.

Le ciel commençait à se couvrir, et quelques roulements sourds qu'on entendait dans l'éloignement faisaient présenter un orage. Bientôt le vent s'éleva et fit moutonner les eaux du lac. Cette phase de l'orage fut si courte qu'à peine eûmes-nous le temps d'installer la tente. Les coups de tonnerre devinrent plus distincts et plus multipliés ; des torrents de pluie se précipitèrent tout à coup du ciel et mêlèrent leur bruit monotone au fracas de la tempête. Le vent hurlait dans les grands arbres et menaçait d'abattre notre frêle abri, qui, bon tout au plus à intercepter les rayons solaires, nous passait en détail ce qu'il recevait en gros. Après quelques instants, nous étions littéralement mouillés jusqu'aux os. Pour comble de malheur, une dernière raffale, s'engouffrant par l'ouverture de la tente l'enleva et nous laissa exposés, à moitié nus, à toutes les intempéries de l'air. Nous n'eûmes jamais plus belle occasion de nous montrer philosophes. Nul moyen de nous soustraire à cette pluie diluvienne, aussi primes-nous le parti d'attendre stoiquement la fin de l'orage.

J. v. Du Sauli

(La fin au prochain numéro)

LE BERCEAU

Le petit enfant qui sommeille paisiblement dans son berceau ressemble, par sa pureté et son innocence angélique, à une goutte de rosée dans la corolle d'une fleur qu'aucun souffle impur n'a souillée. Tout est rose à cet âge où l'ambition se contente des caresses maternelles, où l'innocence ne connaît pas encore les soucis : tendrement bercé par une mère qui veille près de sa couche, l'enfant, dans ses songes, voit voltiger au dessus de sa tête des anges aux ailes dorées, qui, tour à tour lui parlent, le caressent et lui sourient. Il semble s'entretenir avec ces esprits célestes dans un langage que nul ne comprend : seule, l'heureuse mère, penchée sur le nid coquet où repose son chéri, croit saisir sur les traits épanouis du cher petit le sens de ces colloques mystérieux. Voyez-le plutôt, ses lèvres s'entr'ouvrent, son front s'illumine, ses petites mains s'étendent vers le ciel, tout son être frémit, on dirait qu'il veut prendre son essor vers les régions inconnues que, dans une sublime extase, lui seul, semble entrevoir. Il dort. Vient-il à se réveiller, tout un monde se présente devant ses yeux étonnés. Il sourit à sa mère qui le contemple avec amour et tendresse ; un baiser maternel aussitôt effleure son front pure et candide comme un bouton de rose. Des bras de la mère, l'enfant passe dans ceux du père, des frères et des sœurs, et chacun s'empresse de lui prodiguer les plus tendres caresses, de lui dire les mots les plus doux.

Ainsi se passe cette heureuse enfance, inconsciente de son bonheur. La vie de cet enfant, dont l'aurore est si douce et si vermeille, n'est encore obscurcie par aucun nuage, troublée par aucune préoccupation. Souvent il déride le front trop soucieux de son père, ramène le sourire sur les lèvres de la mère et amène des jours de félicité et d'amour au foyer dont il est l'espérance.

Mais attendez, laissez-le grandir ce jeune enfant. Quel changement ! Le voilà adolescent, jeune homme : déjà le voilà homme fait. Il s'avancera avec précaution d'abord, plus hardiment ensuite dans les sentiers de la vie. Heureux, mille fois heureux alors, si dans sa course légère, il prévoit et évite les épines que cachent les roses séduisantes qui l'environnent, car leurs blessures sont mortelles. L'innocence du berceau est d'autant plus difficile à conserver qu'elle est plus belle et plus sensible aux atteintes de la corruption.

J. B. LEMAY.



LA PHOTOGRAPHIE DES PROJECTILES

Jusqu'à présent, la photographie instantanée ne nous avait donné que des chevaux au galop, des chiens sautants, des acrobates faisant leurs exercices, un train filant à toute vitesse, et enfin les oiseaux au vol. Là s'étaient arrêtées l'habileté de l'artiste et la perfection de ses instruments, et, véritablement, il semblait difficile de leur en demander plus. Mais les photographes ne se sont pas déclarés satisfaits, et ils ont entrepris de nous donner l'image d'un boulet de canon dans les différents instants de son trajet.

Il semble impossible qu'une plaque sensible puisse être impressionnée pendant le court espace de temps mis par le boulet à traverser le champ de l'objectif. L'expérience a cependant été tentée ; les résultats obtenus n'ont pas tous été excellents, il s'en faut de beaucoup. Sur la plupart des clichés, on distinguait un simple trait, et il était vraiment bien difficile, même avec la plus grande complaisance, de lui trouver une ressemblance quelconque avec le projectile. Dans tous les appareils employés, l'obturateur ne se fermait pas assez vite, et c'est ce qui empêchait le boulet de former une image nette sur la plaque sensible.

Une récente invention, "le Tachyscope" a permis de résoudre à peu près la question, et, d'ici à quelque temps, il est bien probable qu'on nous montrera les différentes phases de la course d'un projectile, comme on nous a déjà montré les différentes phases du vol des oiseaux.

M. Ottamar Anschuetz, de Lissa, a tenté quelques expériences intéressantes à Gruson, près Magdebourg. Ces expériences permettent d'affirmer qu'on peut, pratiquement, photographier un boulet de canon pendant sa course, à la lumière solaire.

M. Anschuetz construisit une petite chambre noire, à objectif de grande puissance locale, et lui adjoignit un obturateur de son invention, qui, dans le cas présent, était mû par la chute d'un poids de 20 livres. L'obturateur est placé exactement devant la plaque sensible ; c'est une simple lame opaque, percée d'une fente horizontale aussi longue que la plaque, et de largeur variable. L'obturateur passe verticalement devant la plaque sensible, et en expose successivement les différentes parties à l'action de la lumière. Cet arrangement assure une courte pose de toutes les parties de l'image de l'objet mobile, et donne une épreuve négative très nette. Pendant l'expérience que nous rapportons, la fente dont l'obturateur était percé avait une largeur de 1/2 dixième de millimètre.

Dans le champ de l'objectif, qui embrassait un espace de 15 mètres environ, M. Anschuetz avait tendu une bande de toile, et, tous les 4 mètres, y avait suspendu un obus long de 30 centimètres, dont l'image devait être comparée avec celle du projectile semblable, lancé par le canon. A 67 mètres de là était tendu un réseau de fils de fer, relié électriquement avec l'obturateur de l'appareil. Le projectile franchissait le réseau avec une vitesse de 472 mètres par seconde, et son image était reproduite sur la plaque sensible, lorsqu'il avait franchi une distance de 14 mètres le long de la Lande de toile. L'obturateur passait devant la plaque en 75 millionnièmes de seconde. La bande de toile était divisée en mètres, distingués les uns des autres par des teintes différentes. Dans la photographie obtenue, on aperçoit au-dessous de l'espace compris entre le dixième et le douzième mètre un des obus suspendus pour la comparaison ; au-dessus du treizième mètre se voit l'obus photographié pendant sa course. Son image s'est formée avec une netteté vraiment surprenante.

La femme s'entend à merveille à glisser au milieu d'éloges le trait méchant qu'elle veut lancer, comme un adroit filou fait passer plus sûrement une pièce fausse en la mêlant à d'autres de bon aloi.



L'HIRONDELLE

Pourquoi me fuir passagère hirondelle ?
Viens reposer ton aile auprès de moi,
Pourquoi me fuir ? c'est un cœur qui t'appelle :
Ne suis-je pas voyageur comme toi ?

Dans ce désert le destin nous rassemble :
Va, ne crains pas d'y nicher près de moi.
Si tu gémiss, nous gémissons ensemble
Ne suis-je pas isolé comme toi ?

Peut-être, hélas ! du toit qui te vit naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
Viens t'abriter au mur de ma fenêtre ;
Ne suis-je pas exilé comme toi ?

As-tu besoin de laine pour ta couche
De tes petits, frissonnant près de moi ?
J'échaufferai leur duvet sous ma bouche :
Ah ! n'ai-je pas ma mère comme toi ?

Vois-tu là-bas, sur la rive de France,
Le seuil aimé qui s'ouvrit devant moi ?
Va, portes-y le rameau d'espérance
N'en suis-je pas l'hôte tout comme toi ?

Ne me plains pas... Ah ! si la tyrannie
De mon pays ferme le seuil pour moi,
Pour retrouver la liberté bannie
N'avons-nous pas notre ciel comme toi.

A. DE LAMARTINE.

CHRONIQUE

LE CONVENU

Le convenu, puisque nous n'avons pas d'autre mot pour exprimer notre pensée, est peut-être l'une des plus grandes plaies de notre société moderne ; et s'il règne un peu moins à Montréal qu'ailleurs, en ce qui concerne la conduite et les allures personnelles, il n'en est que plus le maître dans les jugements et les appréciations portés sur les personnes et sur les choses.

Oui, le convenu est bien réellement notre maître à tous, et nous en trouvons la plus grande preuve dans la préoccupation constante que l'on a de ne pas s'éloigner du sentier battu, de règle établie, de la manière exacte dont se conduisent les autres, dans toutes les circonstances de la vie.

Cette préoccupation et ce désir nous conduiraient nécessairement à devenir des machines, et il suffirait qu'un ouvrage quelconque montât un rouage pour nous faire tous fonctionner tantôt devant ou derrière, et tantôt à droite ou à gauche, pour que nous fussions tous satisfaits de nous-mêmes, tout simplement parce que nous aurions fait comme tout le monde.

C'est contre cette tendance déplorable et tout à fait envahissante que je voudrais essayer de vous prémunir. Je la retrouve surtout dans une quantité de lettres, où mes très aimables correspondantes me témoignent, à chaque ligne, une frayeur affreuse du ridicule, si elles ne marchent pas, comme toutes les autres, dans l'ornière où s'est embourbée la première qui y a mis le pied...

Cette crainte très respectable du ridicule ne saurait avoir sa raison d'être lorsque l'on agit simplement et sans prétention en quoi que ce soit. Oui, vous serez ridicule si vous voulez paraître plus savante que vous ne l'êtes, et que vous sortiez pour cela de la ligne suivie par tout le monde. Une femme sera ridicule si elle pose pour être plus belle que les autres, en cela des dehors et allures qui la sortiront de la foule, quand elle n'a rien qui puisse justifier ses prétentions.

Mais elle ne le sera jamais si, par une économie nécessaire ou par une modestie de bon aloi, elle porte un vêtement de l'année dernière, ou si elle offre, à un dîner ou à une soirée, une assiette de gâteaux de moins qu'on en a servi dans d'autres maisons où elle a été reçue. On sera et l'on fera toujours bien, lorsque l'on agira suivant ses facultés sans penser que l'on puisse être remarqué, et sans

s'occuper de la malveillance ou de la critique. Il faut en cela, ressembler à un voyageur qui voit le but vers lequel il se dirige, et qui marche carrément dans le milieu du chemin, parce qu'il sait y rencontrer moins de ronces et moins d'épines. Il tâchera de ne marcher sur le pied de personne, mais il posera le premier son pied dans le pas qui lui convient, sans y chercher la boue et la poussière qu'y ont laissées le passage des autres.

Je connais des malheureux, au masculin comme au féminin, qui ne mangeront pas, ne s'amuseront pas de la façon qui leur est agréable, sans avoir consulté tous les codes du cérémonial ou demandé leur avis à tous les voisins ou voisines de leur entourage. Ils n'oseront même, ceux-là, avoir chaud ou froid avant d'avoir consulté le thermomètre et lui avoir demandé son avis sur les sensations qu'ils doivent éprouver. Ils prennent même en très grande pitié tous les indépendants qui ne se préoccupent pas, comme eux, de cet éternel *convenu* qui est la loi absolue de toutes leurs actions.

Où en arriverions-nous, si nous n'avions, de temps en temps, quelques originaux qui ont le courage de penser par eux-mêmes et d'avoir froid ou chaud sans le thermomètre ?

Ils ne se dissimulent pas, les malheureux, que, par moments peut-être, ils seront montrés au doigt par la foule banale de ces moutons de Panurge qui n'ont jamais voulu apprendre à sauter tout seuls ; mais ils savent sauter eux, et ils ne s'inquiètent pas de ceux qui les suivent.

Savez-vous où nous conduira nécessairement cet amour du convenu, de plus en plus répandu et développé ? A l'ennui le plus profond au milieu de ce monde, où tous font et disent la même chose au même moment donné à la même circonstance, au même semblant de sentiment ou d'exagération de commande.

Dans une galerie de tableaux, à un concert, à une exhibition de quelque genre que ce soit, on entend toujours les mêmes exclamations admiratives : admirable ! ravissant ! splendide !

Ils sortent de toutes ces bouches placées au-dessous d'yeux qui n'ont pas regardé, ou à côté d'oreilles qui n'ont pas entendu.

Eh ! morbleu, monsieur, s'écrie Alceste, sachez donc juger par vous-même et exprimer une opinion qui ait quelque valeur, au lieu de nous assommer de toutes ces fadaïses de convention, auxquelles ni vous ni moi ne savons rien comprendre ! Ayez le courage de dire qu'une chose ne vous paraît pas bonne, lorsqu'elle est mauvaise, et n'attendez pas le jugement de la foule pour dire une sottise après elle !

Cela aura le double avantage de vous rendre vous-même et de vous forcer à apprendre, à juger vos actions et celles des autres, ce que vous ne vous donnez pas la peine de faire, de peur d'acquiescer le beau titre d'original.

CATHERINE PARR.

LE ROCHER BLANC

Quand vous quittez la charmante petite ville de Rimouski pour remonter le fleuve St-Laurent, dix minutes se sont à peine écoulées que votre vue est frappée à l'aspect d'un magnifique rocher qui borne la côte sud, sur un parcourt d'un mille. Les habitants en cet endroit semblent protégés par un triple rempart—l'île St-Barnabé, d'abord, à trois milles du rivage, l'île à Camel, à mi-chemin entre l'île et la terre ferme, puis enfin le Rocher-Blanc, notre ami.

Nous nous trouvons dans la paroisse de N.-D. du Sacré-Cœur, voisine de la ville de St-Germain de Rimouski.

Notre rocher, vraie muraille naturelle, est à tous les points de vue un petit chef-d'œuvre de la main créatrice qui a présidé à la merveilleuse édification de notre nature sauvage et poétique. Son sommet le plus élevé est à deux cent pieds au-dessus du niveau du fleuve et domine, à plusieurs milles au loin, toute la contrée environnante.

De ce point de vue, comme du haut d'un magnifique observatoire, vous pouvez contempler d'un côté, à l'ouest, les montagnes si pittoresques du Bic, notre Suisse américaine, qui, suivant l'heu-

reuse expression d'un célèbre touriste canadien, viennent comme autant de rois de la forêt prendre un bain dans notre fleuve géant après une longue course sous un ciel de feu. Au nord-ouest se dessine en une longue traînée bleue l'île du Bic, puis à un mille et demi en arrière le *Bicquet*, dont le phare vacillant et vigilant éclaire en silence nos nuits si sereines. Au nord, vous avez devant vous un fleuve sans rivages, un ciel sans nuages, des horizons sans limites. A l'est, vous apercevez au loin la Pointe-au-Père et son phare fixe ; le sanctuaire de Sainte-Anne, cet autre phare célèbre dans nos parages et béni du pèlerin ; un peu en-deçà l'endroit où devait être le *Havre de Refuge*, si bien placé près de Sainte-Anne, refuge des naufragés de la nature ; puis, en-deçà encore, la ville de Rimouski si gaie, si coquette, et ses flèches qui gourmandent le ciel. Au sud, du côté de la plaine, le sanctuaire de N.-D. du Sacré-Cœur et son aimable petit village.

La façade de notre rocher qui regarde le fleuve est parfaitement perpendiculaire à l'horizon. Vous y rencontrez çà et là de magnifiques grottes taillées dans le roc, ombragées d'un feuillage toujours vert et tapissées d'une mousse soyeuse qui invite au repos. De ces grottes vous dominez le fleuve dont les eaux nonchalantes et endormies viennent avec volupté carresser vos pieds fatigués. Laissez-vous choir, vous êtes au bain. Eh ! quel bain ! une eau fraîche et pure, un sable d'or ; pour écran ce rocher divin dont la crête ondulant au gré d'une légère brise vous dispense un ombrage qu'envierait une nymphe vierge.

La façade qui regarde la plaine est moins raide, plus douce, s'élève en amphithéâtre. Tout au pied serpente un charmant ruisseau dont le murmure est toujours le bienvenu de l'habitué des piques-niques en quête d'eau douce.

Notre amphithéâtre a pour gradins une forêt vierge sillonnée en tous sens de sentiers bien connus du touriste. Les étudiants de tout genre viennent s'y amuser, les séminaristes y prennent leurs ébats, les universitaires y rêvent.

Avez-vous du goût pour la littérature, apportez votre ouvrage favori, votre carnet et venez. Votre âme est elle mélancolique, c'est ici le lieu du silence et de la rêverie. Cultivez-vous la poésie, c'est ici le séjour des muses, jamais nature fut plus poétique.

Rocher blanc, redis donc les noms de tous les amis qui t'ont fréquenté. Non, non, tu ne finiras pas.

Enfants nous y venions nombreux. Adolescents nous y étions encore en grand nombre. Hélas depuis, plus d'une voix a cessé de faire écho sous ces allées solitaires—l'herbe a cru dans plus d'un sentier.

Mon rocher permets-moi de te donner ce titre, puisque seule, je te suis restée fidèle, tandis que tant d'autres amis se sont éloignés et sont disparus avec leur souvenir qu'emporte le souffle de l'oubli.

Restée seule au poste de l'amitié, comme le dernier huron, je vivrai désormais pour rêver et pleurer.

LÉTITIA DRAPEAU.

N.-D. du Sacré-Cœur.

LES SOURCES SAINT-LÉON

(Voir gravure)

La vue des sources St-Léon que nous avons cru devoir publier en ce numéro, intéressera vivement nos lecteurs qui n'ont pas eu l'avantage de visiter cette place d'été, devenue célèbre par la propriété curative de ses eaux et la beauté du paysage qui l'environne.

Situées sur le bord de la pittoresque Rivière-du-Loup et à mi-chemin entre Montreal et Québec, à cinq milles au nord du St-Laurent, les Sources St-Léon sont connues de tous les touristes et sont le rendez-vous le plus populaire des amateurs du *far niente* et des malades qui y viennent chercher la santé, en puisant de nouvelles forces dans l'air vivifiant et salubre et les meilleures eaux, reconues les seules rivales des eaux de Vichy.

L'hôtel, construit sur un plan moderne, peut loger facilement de 300 à 400 hôtes. Il est très

bien aménagé et sa cuisine est sous la direction d'un véritable cordon bleu.

La vie qu'on y mène se partage entre le sport et les amusements de salon. Tout le jour, le canotage sur les bords ombragés de la Rivière-du-Loup, la pêche, la chasse, le croquet, le *lawn-tennis*, les jeux de billes, baguettes, billards, les exercices athlétiques, les promenades en voitures et toutes les distractions champêtres ; le soir, la danse, les concerts et tous les jeux de société. C'est la vie délicieuse, où tout le monde se sent heureux et où l'ennui le plus chronique capitule volontiers ainsi que les maladies les plus intraitables, avec l'aide de la puissante action de l'eau si renommée.

L'espace nous manque pour faire une description du paysage enchanteur qui environne les sources, et nous devons nous résumer en déclarant que cet endroit est un véritable paradis terrestre.

RECONNAISSANCE

(Un monsieur parcourant rapidement les journaux.) Malheureux !... Triple buse !... Fatalité !... (Avec désespoir) Le pain de mes enfants !... Cent mille francs ! (Avec déchirement) Et n'avoir pas pensé au numéro de la voiture !... Rien dans la Presse !... (Avec indignation) Et ces journaux qui se prétendent bien informés !... Quelle idée j'ai eue de prendre cette voiture !... (Avec fureur) C'est à donner de la tête contre les murs !... Rien dans le Monde !... (Avec rage) Oh ! je me tuerai !... Comment se relever après un coup pareil !... Et ma femme qui arrive demain !... Elle va me demander ce que j'ai fait de ces cent mille francs !... Rien dans la Patrie !... Je la connais... Elle va dire que je l'ai mangée en champagne... Non, bus... Je ne sais plus ce que je dis... Décidément, il vaut mieux en finir !... (Avec véhémence) Ah ! je donnerais dix mille francs !... Rien que dans l'Événement !... vingt mille !... la moitié au besoin... Au moins je ne serais pas ruiné !... Que faire ?... (Eperdu) Ah !... mon Dieu !... qu'est-ce que je vois... le cocher 3107... Préfecture... cent mille francs... billets... obligations... C'est ça !... Ah ! cette joie fait mal ! (Il s'assied) Voyons... portefeuille... cuir de Russie... fidèlement... beau trait... Sauvé ! C'est le mien... je cours... Non mieux vaut réfléchir... (Relisant) Oui... c'est bien ça... le cocher 3107. Le brave homme !... mon sauveur !... Digne cocher 3107... On donne souvent le prix Montyon à des gens qui ne le méritent pas tant que ça... (Se promenant) Oui !... je respire... (Il lâche les cordons de sa cravate) Non, au fait, pas de danger que ça se perde à la préfecture... Attendons... j'irai ce soir... Comme ça je n'aurai pas l'air pressé... je demanderai mes cent mille francs avec désinvolture... Ça me posera... On dira... voilà un homme qui s'en fiche, il est calé... (Réfléchissant) Voyons, qu'est-ce que je vais lui donner, à ce brave homme ?... Moi, d'abord, je ne marchande pas ma reconnaissance... Je parlais de mille francs... Heu, heu, mille francs c'est beaucoup... ça ne se trouve pas sous le pas d'un âne... (Finement) Non, mais quelquefois dans les voitures, quand des imbéciles... C'est égal... c'est beaucoup... Je pense que cinq cents francs, c'est très suffisant... c'est même une somme considérable... une action... une valeur de Bourse... Et si je n'étais pas un homme reconnaissant... Mais... (Se ravisant) pourtant, lorsqu'un cantonnier a rapporté à Balandard le diamant de sa femme, on ne lui a donné que cinquante francs... encore, on l'a cité dans les journaux... Et un diamant ce n'est pas comme des billets... dans mon portefeuille... C'est plus difficile à trouver... Si je ne remettais que cent francs ? Il me semble que je serais encore large : cent francs, après tout c'est cent francs... Le cocher 3107 ne se sera pas donné grand mal pour les gagner... la peine d'ouvrir sa voiture. Il a de la veine, celui-là !... D'ailleurs, quelle vie mènent ils, ces cochers de fiacre ?... On dit que c'est un tas de gens défrôqués capables de tout... (Vivement) Ce n'est pas que je veuille insinuer que le cocher 3107... Oh ! non... mais enfin... qui sait ? Et puis, lui donner cent francs, qu'est-ce

qu'il en ferait ? Il les boirait... Ça, c'est connu... les cochers, tous des ivrognes... ça se voit à leur nez... Alors... moi... un conservateur !... un père de famille !... je l'encouragerais au mal... je lui sacrifierais le pain de mes enfants !... Il faut être juste, oui, mais pas étourdi... ne pas se laisser entraîner par son bon cœur... Décidément, je lui donnerai... je lui donne... cinquante francs... oui... oui, cinquante francs... parce qu'il a perdu sa journée... (L'air malin) Ce n'est pas que je crois tant que ça à son dévouement... Beau trait... probité, c'est bientôt dit... Sait-on seulement quel mobile l'a fait agir ? D'abord, il pouvait croire que j'avais le numéro... Probité, probité, c'est tout simplement la crainte d'être arrêté... A ce compte, elle court les rues, la probité !... (Pensif) Qui sait même s'il ne l'a pas fait exprès !... Je me suis laissé dire qu'il y avait des gens qui en faisaient leur profession... Ça a toutes sortes d'avantages : d'abord, la récompense... puis, l'objet qui reste, s'il n'est pas réclamé dans l'année... ensuite, on fait imprimer son nom dans les journaux... Ça vous fait une réputation... Plus tard, on a des prix de vertu... (Amèrement) Puis on boit à la santé du bourgeois !... de l'imbécile de bourgeois !... on se fiche de lui !... on l'appelle jobard !... (Indigné) Par exemple ça, non ; je ne veux pas être un jobard... Je suis reconnaissant, c'est vrai... mais je ne souffre pas qu'on se fiche de moi. (Prenant une décision) Je vais remettre dix francs à cet homme ; c'est une somme ronde... Mais je dirai au préfet d'avoir l'œil sur lui !

HARRY ALIS.

NOTES HISTORIQUES

Pontgravé, négociant notable de Saint-Malo, qui fit plusieurs voyages sur le SAINT-LAURENT appelle ce fleuve la "rivière de la grande baie." Né en 1554.

Le 1er juillet 1890, Mgr Fabre bénit la maison des PÈRES DU TRÈS SAINT-SACREMENT, située sur l'avenue Mont-Royal. Cette maison a appartenu autrefois à M. F. Barré.

Lord CARNARVON (l'hon. Henry Howard Molyneux Herbert), troisième comte de Carnarvon, est mort le 28 juin 1890, âgé de 59 ans. A l'âge de 28 ans, il fut nommé sous-secrétaire des colonies dans la deuxième administration de lord Derby. En 1867, il proposa à la chambre des lords la deuxième lecture du bill concernant la confédération du Canada. En 1883, accompagné de Mme Carnarvon, il visita le Canada. Les citoyens de Montréal lui donnèrent un banquet sous la présidence de M. Francis Hincks.

La ST-JEAN-BAPTISTE, fondée en 1834, fut fêtée davantage en 1835. Les journaux du temps disent qu'elle fut chômée à Saint-Athanase, à Saint-Eustache et au village de Debartzch par des banquets ; à St Denis et à Terrebonne, par une messe solennelle et un banquet. A Montréal, 150 personnes prirent part au banquet présidé par M. Denis Benjamin Viger ; M. G. E. Cartier chanta sa chanson, composée expressément :

O Canada ! mon pays, mes amours !

En 1837, il y eut scission entre les membres ; les uns étant pour la politique d'action, les autres pour la politique d'attribution. En conséquence, il y eut deux banquets.

Après les troubles de 1837, la célébration arrêta. Elle ne fut reprise qu'en 1842, après un chaleureux appel aux Canadiens-français. Québec, cette fois avant Montréal, forma un comité sous la présidence du Dr P. N. Bardy.

La RUE MCGILL fut la dernière rue ouverte par M. Dollier de Casson. Elle doit son nom à M. James McGill, ancien marchand et magistrat de la cour des Sessions, dans le rapport de laquelle on voit son nom à la date du 12 janvier 1784. La dernière fois qu'on voit son nom dans un document, c'est dans un règlement de police (octobre 1801),

à propos de la pose de bornes-fontaines, par la Compagnie des propriétaires de l'aqueduc de Montréal. Les tuyaux ayant été posés dans le quartier Saint-Antoine et aussi dans plusieurs maisons de la rue Notre-Dame, le règlement ordonne de poser des bornes-fontaines sur la rue Notre-Dame, en face de la résidence de Benaiah Gibb, une près du mur de l'église paroissiale, en face de la place d'armes, et une près des Sœurs, vis-à-vis la résidence de M. McGill, (les sœurs demeuraient au pied de la rue McGill), et la dernière sur la rue Notre-Dame, près du mur du collège. Dans un almanach de 1813, M. McGill est nommé et intitulé comme faisant partie du conseil exécutif du roi. C'est le seul membre de ce conseil dont une des rues de Montréal porte le nom. M. McGill administrait le serment aux personnes achetant des terres de la couronne, un des commissaires pour la réparation des églises, il était aussi un des directeurs pour "Ordonner et réparer le chemin de la ville de Montréal à Lachine à travers le bois," et aussi pour l'exécution d'un "acte pour démolir les vieux murs qui entourent Montréal." Il était de la même famille que l'hon. Peter McGill. — (Rév. J. D. Borthwick).

USAGES ET COUTUMES

LUNCHS—PARTIES DE CAMPAGNE

Nous interrompons notre article sur l'hospitalité pour donner à une lectrice aimable, trop aimable vraiment, les renseignements qu'elle désire sur la composition d'un lunch et sur les parties de campagne.

Le lunch,—comme nous disons avec notre manie de s'ingérer l'Angleterre,—n'est autre que le goûter français, l'ancienne collation de nos aïeux. Il est le complément ou l'intermède, comme on voudra, d'une "matinée", d'une partie de jardin, d'une réception diurne, en un mot.

C'est souvent un buffet, mais il est préférable de faire asseoir les dames à une longue table,—les hommes mangeant et buvant debout derrière elles, ou mieux encore, de faire dresser des petites tables de six couverts, où prennent place les invités des deux sexes.

Si les ressources dont on dispose ne permettent pas de traiter ses hôtes largement et délicatement, il faut se borner à réunir ses parents, et ses amis intimes. Dans l'autre cas, le lunch sera aussi abondant que possible, fin et très varié.

Les goûts et les habitudes des divers invités diffèrent toujours ; on fait servir du chocolat, du thé, du café, en certains pays ; des vins de dessert et de bordeaux ; de la bière, du lait, en été. La table est couverte de fruits en pyramides ou en corbeilles, de compotes glacées de crèmes, de petits fours, de gâteau fins, meringues, éclairs, etc., de biscuits anglais et autres. Un baba et une brioche,—de belle taille,—se placent aux extrémités, le centre devant être garni de fleurs, et l'on fait circuler des tartes découpées, de la même façon qu'on offre le fromage à dîner.

En ces circonstances, le service de table doit être très élégant, ou au moins original : avec des assiettes et des compottiers imités des vieilles faïences, de jolies tasses, une verrerie bien choisie, une nappe et des serviettes tissées ou brodées en couleur, ou encore garnies de dentelle, avec des fleurs ou des feuillages surtout une disposition artistique des différents mets et boissons, on obtiendra un aspect fort agréable à l'œil, sinon luxueux, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde : on n'emploie à ce repas que les couverts d'entremets.

Mariage moderne :

—Eh bien ! t'es-tu décidé à demander sa main ?

—Non. Je ne sais pas encore au juste ce qu'il y a dedans.

* *

On cause candidature :

—Dans mon quartier, c'est un médecin qui a le plus de chances.

—Alors, il passera ?

—Dame, ses malades passent bien.



CANADA. — LES SOURCES SAINT-LEON



RÉUNION DES SOCIÉTÉS, SUR L'ESPLANADE, AVANT LE DÉPART DU CORTÈGE

LA FÊTE SAINT-JEAN-BAPTISTE A QUEBEC

Photographie J. Beaudry.—Photo-gravure Armstrong

FEUILLETON " DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 12 JUILLET 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Et, c'est en songeant à cette épouvantable situation que Jean, désormais seul au monde, sentait tout son être se révolter. Joann, mort pour le pays, Bridget, morte sous l'outrage, tout cela ne suffisait-il pas à établir une balance avec le passé ?... Eh bien, non ! Et, lorsqu'il s'écriait : " C'est injuste ! " il semblait que la voix de sa conscience répondait : " Ce n'est peut-être que justice ! " Alors Jean revoyait Clary, bravant les insultes de cette foule qui le poursuivait ! Oui ! elle avait eu ce courage de défendre un Morgaz ! Elle avait été jusqu'à lui offrir de lier son existence à la sienne ! Mais lui s'y était refusé, il s'y refuserait toujours ! Pourtant, quel amour il lui portait ! Et, alors, il errait sur les rives du Niagara, comme le Nathaniel Bumpo des *Mohicans*, qui eût préféré s'engloutir dans ses cataractes plutôt que de se séparer de Mabel Denham !

Pendant toute la journée du 18, Jean resta près du cadavre de sa mère, enviant ce repos dont elle jouissait enfin. Son vœu suprême aurait été de la rejoindre. Mais il se rapela ses dernières paroles, il n'avait le droit de succomber qu'à la tête des patriotes. C'était son devoir... il le remplirait.

Lorsque la nuit fut venue, une nuit sombre, à peine éclairée par le " blinck " des neiges—sorte de réverbération blanchâtre dont s'emplit le ciel des régions polaires—Jean quitta la cabane où gisait le corps de Bridget. Puis, à quelques centaines de pas, sous le couvert des arbres chargés de givre, il alla creuser une tombe avec son large couteau canadien. Sur la lisière de ce bois, perdu dans l'obscurité, personne ne pouvait le voir, et il ne voulait pas être vu. Personne ne saurait où Bridget Morgaz serait enterrée. Aucune croix n'indiquerait sa tombe. Si Joann reposait en quelque coin inconnu au pied du fort Frontenac, sa mère, du moins, serait ensevelie dans ce sol américain, qui était le sol de sa terre natale. Jean, lui se ferait tuer à la prochaine attaque, et sa dépouille disparaîtrait, entraînée avec tant d'autres, par les rapides du Niagara. Alors il ne resterait plus rien—pas même le souvenir—de ce qui avait été la famille Morgaz !

Lorsque le trou fut assez profond pour qu'un cadavre n'eût rien à craindre de la griffe des fauves, Jean revint à la cabane, il prit le corps de Bridget entre ses bras, il l'emporta sous les arbres, il mit un dernier baiser sur le front de la morte, il la déposa au fond de la tombe, enveloppée dans son manteau en étoffe du pays, il la recouvrit de terre.

Alors, s'agenouillant, il pria, et ses derniers mots furent ceux-ci :

" Repose en paix, pauvre mère ! "

La neige, qui commençait à tomber, eut bientôt caché l'endroit où dormait celle qui n'était plus, qui n'aurait jamais dû être !

Et malgré tout, lorsque les soldats de Mac Nab tenteraient de débarquer sur l'île Navy, Jean serait au premier rang des patriotes pour y chercher la mort.

Il ne devait pas longtemps attendre.

En effet, le lendemain, 19 décembre, dès les premières heures de la matinée, il fut manifeste que le colonel Mac Nab préparait une attaque directe. De grands bateaux plats étaient rangés le long de la berge, au-dessous du camp de Chippewa. Faute d'artillerie, les bonnets bleus n'auraient aucun moyen de détruire ces bateaux avant qu'ils se fussent mis en marche, ni de les arrêter, lorsqu'ils tenteraient le passage. Leur unique ressource serait de s'opposer à un débarquement par la force, en se concentrant sur les endroits menacés. Mais quelle

saient-ils illusion sur les difficultés d'un débarquement.

En tout cas, l'un d'eux ne s'y méprenait guère. C'était maître Nick, si malecontreusement engagé dans cette lutte. Mais sa situation à la tête des guerriers mahoganniens ne lui permettait pas d'en rien dire. Quant à Lionel, son patriotisme n'admettait aucune hésitation.

Le jeune clerc, d'ailleurs, ne revenait pas des surprises que lui avait causées la réapparition si inattendue de son héros. Quoi ! Jean-Sans-Nom était fils d'un Simon Morgaz !... L'abbé Joann était fils d'un traître !

" Eh bien ! se répétait-il, en sont-ils moins deux bons patriotes ? Et Mlle Clary n'a-t-elle pas eu raison de défendre Jean et sa mère ?... Ah ! la brave jeune fille !... C'est bien cela ?... C'est noble !... C'est digne d'une Vaudreuil "

Ainsi raisonnait Lionel, qui ne marchandait pas son enthousiasme, et ne pouvait croire que Jean eût quitté l'île Navy pour n'y plus remettre les pieds. Oui ! Jean-Sans-Nom reparaitrait, ne fût-ce que pour mourir en défendant la cause nationale !

Et bientôt, le jeune clerc en arrivait à faire cette réflexion fort judicieuse, en somme :

" Pourquoi les enfants de Simon Morgaz ne seraient-ils pas les plus loyaux des hommes, puisque le dernier descendant d'une race belliqueuse n'avait plus rien des qualités de ses ancêtres, puisque la race des Sagamores finissait en notaire ! "

Ce que Lionel pensait de Jean-Sans-Nom, c'est aussi ce que pensaient Thomas Harcher et ses fils. Ne l'avaient-ils pas vu à l'œuvre depuis nombre d'années. En risquant cent fois sa vie, Jean n'avait-il pas racheté le crime de Simon Morgaz ? Vraiment, s'ils eussent été présents à cette odieuse scène, ils n'auraient pu se contenir, ils se seraient jetés sur la foule, ils auraient fait justice de ces abominables outrages ! Et, s'ils savaient en quel endroit Jean s'était retiré, ils iraient le chercher, ils le ramèneraient au milieu des bonnets bleus, ils le mettraient à leur tête !

Il faut le dire à l'honneur de l'humanité, depuis l'expulsion de Jean et de Bridget, un revirement s'était fait dans les esprits. Les sentiments de Lionel et de la famille Harcher étaient présentement partagés par la majorité des patriotes.

Vers onze heures du matin, les préliminaires de l'attaque commencèrent. Les premiers boulets des batteries de Chippewa sillonnèrent la surface

du camp. Des obus portèrent le ravage et l'incendie à travers l'île. Il eût été impossible de s'abriter contre ces projectiles, sur un terrain presque ras, semé de groupes d'arbres, coupé de haies sans épaisseur, n'ayant que quelques épaulements, construits en terre gazonnée du côté de la rive. Le colonel Mac Nab cherchait à débayer les berges, avant de tenter le passage du Niagara—opération qui n'était pas sans difficultés, malgré le nombre restreint des défenseurs.

Ceux-ci s'étaient réunis autour de la maison de M. de Vaudreuil, moins exposée aux coups de l'artillerie par sa situation sur la rive droite, en face de Schlosser.

Dès les premières détonations, M. de Vaudreuil avait donné l'ordre à tout ce qui était non combattant de repasser sur le territoire américain. Les femmes, les enfants, dont on avait jusqu'alors to-



Le passage était forcé.—Page 186, col. 2.

résistance pourraient opposer quelques centaines d'hommes contre la masse des assaillants, s'ils accostaient l'île sur plusieurs points à la fois ? Ainsi, dès que les royaux auraient pris pied, l'envahissement du camp suivrait de près, et ses défenseurs, trop nombreux pour trouver place dans les quelques embarcations de Schlosser, seraient massacrés avant d'avoir pu se réfugier sur la terre américaine.

C'est de ces éventualités dont s'inquiétaient surtout M. de Vaudreuil et ses amis. Ils comprenaient les dangers d'une telle situation. Pour y échapper, il est vrai, il leur eût suffi de regagner Schlosser, pendant que le passage du Niagara était libre. Mais pas un n'aurait voulu battre en retraite, sans s'être défendu jusqu'à la dernière heure.

Peut-être, après tout, se croyaient-ils assez forts pour opposer une sérieuse résistance, et ce fai-

léré la présence, durent s'embarquer, après avoir dit adieu à leurs maris, à leurs pères, à leurs frères, et furent transportés sur l'autre rive. Ce transport ne se fit pas sans danger, car les bouches à feu, placées en amont et en aval de Chippewa, menaçaient de les atteindre par un tir oblique. Quelques boulets vinrent même frapper la frontière des États-Unis—ce qui devait provoquer de très justes réclamations de la part du gouvernement fédéral.

M. de Vaudreuil avait voulu obtenir de sa fille qu'elle se réfugiât à Schlosser, afin d'y attendre l'issue de cette attaque. Clary refusa de le quitter.

—Mon père, dit-elle, je dois rester près de vous, j'y resterai. C'est mon devoir.

—Et si je tombe entre les mains des royaux ?..

—Eh bien ! ils ne me refuseront pas de partager votre prison, mon père.

—Et si je suis tué, Clary ?... "

La jeune fille ne répondait pas, mais M. de Vaudreuil ne put parvenir à vaincre sa résistance. Aussi était-elle près de lui, lorsqu'il vint prendre place au milieu des patriotes, rassemblés devant la maison.

Les détonations éclataient alors avec une extrême violence. La position du campement allait devenir intenable. Cependant la tentative de débarquement ne s'effectuait pas encore. Autrement, ceux des bonnets bleus qui étaient postés derrière les épaulements en eussent donné avis.

Devant la maison se trouvaient Vincent Hodge, Clerc et Farran, Thomas, Pierre Michel et Jacques Harcher. Là aussi, maître Nick et Lionel, les guerriers mahoganniens, froids et calmes, comme toujours.

M. de Vaudreuil prit la parole :

—Mes compagnons, dit-il, nous avons à défendre le dernier rempart de notre indépendance. Si Mac Nab s'en rend maître, l'insurrection est vaincue, et qui sait quand de nouveaux chefs et de nouveaux soldats pourront recommencer la lutte ! Si nous repoussons les assaillants, si nous parvenons à nous maintenir, des secours arriveront de tous les points du Canada. Nos partisans reprendront espoir, et nous ferons de cette île une imprenable forteresse, où la cause nationale trouvera toujours un point d'appui.—Êtes-vous décidés à la défendre ?

—Jusqu'à la mort ! répondit Vincent Hodge.

—Jusqu'à la mort ! répétèrent ses compagnons.

En ce moment, quelques boulets vinrent frapper le sol à une vingtaine de pas, et ricochèrent au loin en faisant voler une poussière de neige.

Pas un habit bleu ne fit un mouvement. Ils attendaient les ordres de leur chef.

M. de Vaudreuil reprit :

—Il est temps de se porter sur la rive. L'artillerie de Chippewa ne tardera pas à se taire car les royaux vont essayer de forcer le passage. dispersez-vous le long de la berge, à l'abri des roches, et attendez que les bateaux soient à portée. Il ne faut pas que les soldats de Mac Nab débarquent....

—Ils ne débarqueront pas, dit William Clerc, et, s'ils y parviennent, nous les rejettrons dans le Niagara !

—A notre poste, mes amis ! s'écria Vincent Hodge.

—Je marcherai avec vous dit M. de Vaudreuil, tant que la force ne me manquera pas....

—Reste ici Vaudreuil, dit André Farran. Nous serons toujours en communication avec toi....

—Non, mes amis, répondit M. de Vaudreuil. Je serai là où je dois être !... Venez....

—Oui ! venez, patriotes !... Les bateaux ont déjà quitté la rive canadienne ! "

Tous se retournèrent, en entendant ces paroles jetées d'une voix éclatante.

Jean était là. Pendant la nuit précédente, une embarcation l'avait passé sur l'île. Personne ne l'avait reconnu. Après s'être caché du côté qui regardait Chippewa, il avait observé les préparatifs du colonel Mac Nab, sans prendre souci des projectiles qui frappaient la berge. Puis, voyant que les assaillants se disposaient à forcer le passage, il était venu—ouvertement—reprendre sa place parmi ses anciens compagnons.

—Je le savais bien ! " s'écria Lionel.

Clary de Vaudreuil s'était avancée au-devant du jeune patriote, en même temps que Thomas Harcher et ses fils qui se rangèrent autour de lui.

M. de Vaudreuil offrit la main à Jean....

Jean ne la prit pas

—Défenseurs de l'île Navy, dit-il, ma mère est morte, accablée par les insultes que vous lui avez fait subir ! Maintenant, il ne reste plus que moi de cette famille vouée à l'horreur et au mépris ! Soumettez-vous à la honte de voir un Morgaz combattre à vos côtés, et allons mourir pour la cause franco-canadienne ! "

A ces paroles répondit un tonnerre d'acclamations. Toutes les mains se tendirent vers Jean. Cette fois encore, il refusa de les toucher de la sienne.

—Adieu, Clary de Vaudreuil ! dit-il.

—Adieu Jean ! répondit la jeune fille.

—Oui, et pour la dernière fois ! "

Cela dit, précédant M. de Vaudreuil, ses compagnons, tous ceux qui voulaient comme lui marcher à la mort, il s'élança vers la rive gauche de l'île.

XIII.—NUIT DU 20 DÉCEMBRE

Trois heures du soir sonnaient, en ce moment au clocher de la petite église de Schlosser. Une brume grisâtre et glaciale emplissait l'humide vallée du Niagara. Il faisait un froid très sec. Le ciel était couvert de nuages immobiles, que le moindre relèvement de la température eût condensés en neige sous l'influence des vents d'est.

Le roulement des canons de Chippewa déchirait l'air. Dans l'intervalle des détonations, on entendait distinctement le mugissement lointain des cataractes.

Un quart d'heure après avoir quitté la maison de M. de Vaudreuil, les patriotes, cheminant entre les massifs d'arbres, et défilant le long des clôtures, étaient arrivés sur le bras gauche de la rivière.

Plusieurs manquaient. Les uns, frappés par des éclats d'obus, avaient dû revenir en arrière. Les autres étendus sur la neige, ne devaient plus se relever. En tout, une vingtaine à déduire des deux cents qui restaient alors.

Les pièces, établies à Chippewa, avaient déjà fait de grands ravages à la surface de l'île. Les épaulements gazonnés, qui auraient permis aux bonnets bleus de tirer à couvert, étaient détruits presque entièrement. Il fut donc nécessaire de prendre position au bas de la berge, entre les roches à demi baignées par l'impétueux courant. C'est de là que Jean et les siens essaieraient d'arrêter le débarquement jusqu'à complet épuisement de leurs munitions.

Cependant le mouvement avait été vu du camp de Chippewa. Le colonel Mac Nab, antérieurement renseigné par les signaux de Rip, et en ce moment même, par le rapport de cet espion qui se trouvait au camp, redoubla ses feux en les concentrant sur les points fortifiés. Autour de Jean une trentaine de ses compagnons furent atteints par les éclats de roches que le choc des projectiles dispersait le long des rives.

Jean allait et venait sur la berge, observant les manœuvres de l'ennemi, malgré les boulets qui butaient à ses pieds ou coupaient l'air au dessus de sa tête.

En ce moment, de larges bateaux plats garnis d'avirons, se détachèrent l'un après l'autre de la rive canadienne.

Dans un dernier effort pour dégager la place, trois ou quatre volées, passant par-dessus les bateaux, s'abattirent sur l'île et ricochèrent au loin.

Jean ne fut pas même effleuré.

—Patriotes, cria-t-il, soyez prêts ! "

Tous attendaient que les embarcations fussent à portée pour commencer le feu.

Les assaillants, couchés à bord, afin d'offrir moins de prise aux balles, devaient être de quatre à cinquante, tant volontaires que soldats de l'armée royale.

Quelques instants après, les bateaux, se trouvant à mi-rivière, furent assez rapprochés de l'île pour que l'artillerie de Chippewa dût suspendre ses décharges.

Aussitôt les premiers coups de fusil partirent de derrière les roches. Les embarcations y répondirent presque immédiatement. Mais, comme elles étaient très exposées au feu des berges, les longs avirons furent manœuvrés avec vigueur.

Quelques minutes suffirent pour accoster, et il

fallut se préparer, de part et d'autre, pour une lutte corps à corps.

Jean commandait, au milieu d'une grêle de balles qui tombait aussi drue qu'une mitraille.

—Abritez-vous ! lui cria Vincent Hodge.

—Moi ? " répondit-il.

Et, d'une voix éclatante, il cria aux assaillants qui allaient sauter sur la berge :

—Je suis Jean Sans Nom ! "

Ce nom fut accueilli avec une véritable stupeur, car les royaux devaient croire que Jean-Sans-Nom avait passé par les armes au fort Frontenac.

Et alors, se précipitant vers les premières embarcations, Jean s'écria :

—En avant, les bonnets bleus !... Sus aux habits rouges ! "

L'engagement devint alors extrêmement vif. Les premiers débarqués sur l'île furent repoussés. Quelques-uns tombèrent dans le courant qui les emporta vers les cataractes. Les patriotes, quittant l'abri des roches, se répandirent sur la berge et se battirent avec une telle impétuosité que l'avantage fut d'abord pour eux. Il y eut même un instant où les embarcations durent reculer. Mais, aussitôt, d'autres arrivèrent à leur aide. Plusieurs centaines d'hommes purent prendre pied sur l'île. Le passage était forcé, et le nombre allait avoir raison du courage.

En effet, devant cet ennemi de beaucoup supérieur, les défenseurs furent contraints d'abandonner la berge. S'ils ne cédèrent pas sans avoir infligé des pertes importantes aux assaillants, ils en subirent de cruelles aussi.

Parmi eux, Thomas Harcher, Pierre et Michel, tombés sous les balles, furent achevés par ces féroces volontaires qui ne faisaient point de quartier. William Clerc et André Farran, blessés tous deux, furent pris, après avoir tracé un cercle de sang autour d'eux. Sans l'intervention d'un officier, ils auraient eu le sort du fermier et de ses deux fils. Mais le colonel Mac Nab avait recommandé d'épargner les chefs autant que possible, le gouvernement voulant les traduire devant les conseils de guerre de Québec ou de Montréal. C'est à cette recommandation que Clerc et Farran durent d'échapper au massacre.

Il était d'ailleurs impossible de résister au nombre. Les bonnets bleus, après s'être battus en désespérés, les Mahogannis, après s'être défendus avec ce courage froid, ce mépris de la mort qui distingue les Indiens de leur race, durent fuir à travers les massifs de l'île, poursuivis de clôture en clôture, débordés sur leurs flancs, écrasés en arrière. Ce fut miracle si Lionel ne fut pas tué vingt fois, et si maître Nick lui-même échappa au carnage. Quant aux Hurons, combien d'entre eux ne devaient jamais rentrer à leurs wigwams de Wahatta !

En arrivant près de la maison de M. de Vaudreuil, maître Nick voulut décider Clary à se jeter dans l'une des embarcations qui allait le transporter à Schlosser.

—Tant que mon père sera sur l'île, dit elle, je ne l'abandonnerai pas ! "

Oui, son père ! et peut-être aussi Jean, bien qu'elle sût qu'il n'était revenu que pour mourir !

Vers cinq heures du soir, M. de Vaudreuil comprit que la résistance n'était plus possible contre plusieurs centaines d'assaillants, maîtres d'une grande partie de l'île. Si les survivants voulaient sauver leur vie, ils ne le pouvaient plus qu'en se réfugiant sur la rive droite du Niagara.

Mais c'est à peine si M. de Vaudreuil pouvait se tenir debout, s'il aurait la force de regagner la maison où l'attendait sa fille et de s'embarquer avec elle.

Vincent Hodge essaya de l'entraîner. A ce moment, M. de Vaudreuil frappé en pleine poitrine, ne put que murmurer ces mots :

—Ma fille !... Hodge !... Ma fille ! "

Jean, qui venait d'accourir, l'entendit.

—Sauvez Clary ! " cria-t-il à Vincent Hodge.

A ce cri, une douzaine de volontaires se jetèrent sur lui. Ils l'avaient reconnu. S'emparer du célèbre Jean-Sans-Nom, le ramener vivant au camp de Chippewa, quel coup de fortune ce serait pour eux !

(La fin au prochain numéro)

LE REGIMENT, Feuilleton du "Monde Illustré"



Il leva le bras et le stylet disparut tout entier entre les deux épaules.—Page 189, col 3

Il lui prend les mains et, soudain, de l'une des mains tombe la lettre de Patoche. Bernard la voit, la ramasse. Evidemment sa mère s'est évanouie en lisant ce chiffon de papier. Telle est sa première pensée. Et il le froisse entre ses doigts. Que peut-il contenir ? A-t-il le droit de le lire ? Oui, puisque ce papier est à ce point redoutable que sa mère s'en est évanouie. Il court à la signature :

“ Patoche. ”

Ce nom lui est complètement inconnu. Il lit malgré lui, presque sans qu'il s'en rende compte, poussé à cela par une puissance qu'il ne raisonne pas. Il est bientôt au bout. Il a tout compris. Et dans un long et profond soupir qui est comme un sanglot, sa terrible douleur s'exhale en un seul mot :

—Ma mère ! ma mère !

Mais, dans ce mot que d'éloquence ! que de navrement ! que de désespoir ! Mère ! mère ! Com-

ment ? C'est à toi que l'on adresse pareille lettre ? C'est toi dont le cœur renferme un si redoutable secret ! Mère ! mère ! Toi en qui tes enfants avaient tant de confiance ! Toi qui, pour eux, parmi toutes les mères, était la plus digne de respect ! C'est toi ! Tu as abusé de la confiance du meilleur des hommes ! Tu as trompé l'affection du plus loyal et du plus aimant des maris ! Toi, mère ? Toi ? Et Bernard et Bernerette ne sont pas tes seuls enfants ! Il existait quelque part un être que tu avais abandonné, qui a le droit de t'appeler sa mère, comme j'ai le droit ! et de réclamer une part de ton cœur, la plus précieuse, peut-être, puisqu'il aura le plus souffert et puisque la séparation aura été plus longue ! Et c'est toi, mère, toi, la plus adorée, la plus choyée, la plus idolâtrée ? Ah ! comme tu dois souffrir !

Son désespoir est si grand qu'il ne songe plus, pendant ces quelques secondes, à secourir sa mère. Il ne pense qu'à lui. Il revoit sa vie depuis son enfance. Il revoit aussi la vie de Marguerite. Et vaguement il dit, branlant la tête :

—Oui, c'est vrai, je me rappelle maintenant.

A quoi pense-t-il ? Il se souvient que bien des fois il a surpris sa mère en des tristesses mornes qu'elle essayait vainement de lui cacher. Cela n'arrivait, oh ! il se rappelait tout maintenant, que lorsque Cheverny était absent. En sa présence, elle était nerveusement gaie. Mais sitôt parti, toute la gaieté de la mère tombait.

Marguerite repensait à l'autre, sans doute, au petit dont elle ignorait la destinée. Mais c'était, cela, dans sa très jeune enfance. Souvent alors, Bernard avait remarqué ces tristesses. Même il l'avait interrogée :

—Mère, pourquoi as-tu les yeux rouges ? Tu as pleuré ?

Elle se mettait à rire, mentant à son fils ainsi qu'elle était obligée de mentir à son mari, condamnée au mensonge jusqu'à sa mort. Oui, plus tard, à mesure que les années s'écoulaient, la couleur de Marguerite était moins vive, le souvenir s'était effacé, ne laissant sur la jeune femme qu'une mélancolie générale, sans cause apparente ; Ber-

nard n'avait plus surpris à ces accès de larmes. Et il avait fini par n'y plus songer.

Mais, ce soir, tout lui revenait à la mémoire ! Et il se disait :

—Voilà donc pourqu'elle était si triste, sou-vent !

Et une immense pitié pour elle emplît son cœur ! Quelle vie !

—Pauvre mère ! murmura-t-il.

Et des larmes obscurcissaient ses yeux. Toujours la solitude, heureusement, autour d'eux, en ce petit salon retiré. Au loin, la musique de l'orchestre. C'était tout ce que l'on entendait du bal. Il laissa retomber la lettre de Patoche et s'agenouilla de nouveau devant Mme de Cheverny. Celle-ci revenait à elle, ouvrait les yeux. Surprise, un moment, de voir son fils éploré à ses genoux, et ne se souvenant de rien, elle se leva, fit quelques pas. Puis, voilà qu'elle se rappelle. La lettre ! l'odieuse lettre ! où est-elle ? Et elle cherche, les yeux hagards, et brusquement, elle la ramasse et la cache dans son corsage. Et ses yeux se rencontrent avec les yeux de son fils. Bernard l'a-t-il lue, cette lettre ? Connait-il le secret redoutable ? Il a l'air bien troublé ! Quelle angoisse est celle de cette mère !

—Mon fils ? que s'est-il passé ?

Elle ne trouve que cela pour dissimuler son inquiétude.

—Mère, c'est à toi de me le dire. Je passais dans ce petit salon, je me dirigeais vers le jardin quand je t'ai aperçue allongée dans ce fauteuil, toute pâle, privée de connaissance.

—Alors ?

—J'ai essayé de te rappeler à la vie, et enfin, j'ai eu le bonheur de te voir ouvrir les yeux.

—Et c'est tout ?

—Oui. Que pourrait-il y avoir encore ? dit-il en baissant les yeux.

L'a-t-il lue ? Voilà ce qu'elle se demande toujours.

—Tu souffres ?

—Non, mère.

—Tu es pâle. Tu as l'air fatigué ?

—Oh ! je t'assure que je ne le suis pas, seulement, en te voyant là, comme cela, j'ai eu peur, et si tu trouves que je suis pâle, cela vient de cela, sans doute.

Il balbutie, cherchant ses mots.

—Eh bien, tu vois, c'est passé, remets-toi. Ce n'était rien.

—D'où venais ta faiblesse, mère ?

—Je ne sais. Il fait très chaud dans les salons. Comme toi je voulais aller respirer un peu de fraîcheur dans les jardins et en passant ici j'ai senti que je n'irais pas jusqu'au bout.

—Veux-tu que je te reconduise chez toi. Je t'excuserai auprès de mon père.

—Oui, j'ai un invincible besoin de sommeil.

Elle essayait de sourire en disant cela. Ce qu'elle aurait pu dire, c'est qu'elle avait surtout le besoin d'être seule, que le bruit l'importunait, que cette musique lointaine, si assourdissante fût-elle, l'énervait singulièrement. Elle voulait être seule pour mieux penser au moyen de sortir de la situation critique dans laquelle la jetaient les exigences de Patoche.

Bernard lui offrit son bras. Elle s'y appuya lourdement. Elle était encore toute languissante, toute faible. Elle n'aurait pu marcher sans aide. Il la reconduisit jusque chez elle, sans traverser les salons. Personne, pas même le colonel, ne s'aperçut de son absence.

Sur le seuil de son appartement, Bernard lui dit :

—Tu n'as besoin de rien, mère ?

—Non.

—Veux-tu que je t'envoie ta femme de chambre ?

—Merci. Je me déshabillerai seule.

Et comme il restait debout, perplexe, toujours très pâle, la même pensée traversa de nouveau l'esprit de la comtesse.

—Il a lu la lettre de Patoche.

Et elle crut qu'elle allait défaillir une seconde fois. Tremblante, la voix mal assurée, elle murmure :

—Tes yeux sont durs, cher enfant, pourquoi me regardes-tu ainsi ? T'ai-je fait de la peine ?

—Non, mère.

—Alors, mon fils, pourquoi ?

—Je ne sais pas, mère.

Elle avait, la pauvre femme, le cœur horriblement serré.

—Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Elle l'avait dit très bas, presque mourante, les yeux fermés, la tête baissée, comme un accusé qui s'attend à une condamnation qui lui prendra la vie et l'honneur. Et ce seul mot vient fendre le cœur de Bernard.

—Moi, maman ? Moi, maman ? dit-il la gorge contractée par un sanglot.

Il l'enveloppe d'un regard chargé d'une immense compassion, d'un ardent amour. Il lui tend les bras, il la presse contre son cœur, il la couvre de baisers passionnés, d'autant plus brûlants qu'il y a eu en effet, chez lui, envers elle, un moment d'hésitation. Et il lui jette à l'oreille cet adorable mot :

—Oh ! mère, je ne sais pourquoi, mais il me semble que je ne t'ai jamais tant aimée !

—Mon fils ! mon fils !

Et elle pleure. Bernard la laisse. Il comprend que tout ce qu'il pourrait lui dire ne ferait qu'aviver sa douleur. Il redescend. Il se mêle à tout ce monde d'invités aux yeux souriants, lui qui a maintenant dans le cœur une tristesse que rien n'adoucirait. Mais ces gens ne l'intéressent pas. Il n'en cherche qu'un, n'en connaît qu'un parmi tous. Et celui-là, c'est Pierre Gironde. Il veut causer avec lui, essayer de deviner cette âme.

Pendant ce temps-là, Mme de Cheverny, accablée, le menton dans les mains, les yeux fixes, le front ridé, songe à Patoche. Elle a tiré la lettre de son corsage. Elle l'a relue. Ah ! elle ne s'est pas trompée ! C'est bien cent mille francs qu'il exige. Et elle le connaît, le misérable. Il ne se laissera pas attendrir ! A qui se confier ? A qui demander cette somme ? Elle pense, un instant, à s'adresser à Antoine de Pontalès, son frère. Mais elle est certaine de son refus. Antoine ne l'aime pas. Il ne l'a jamais aimée. Il est resté ce qu'il était autrefois, égoïste, ambitieux et avare. Cependant, son frère est l'auteur de cet abandon. C'est parce qu'elle avait peur de lui que Marguerite avait confié le bébé aux mains de Julien. Et Antoine s'était élancé à la poursuite de Julien. Jamais Julien n'était revenu. Et, depuis ce temps-là, elle n'avait pas revu son enfant. Que s'était-il passé ? Jamais elle ne l'avait bien su, en somme. Quel avait été le rôle de Pontalès en tout cela ? Un rôle néfaste. Pontalès, à cause de sa haute situation, craignait un scandale dans sa famille. Il voudrait éviter ce scandale, peut-être. Mais comme elle redoutait tout de son frère, elle était bien résolue, par exemple, à ne pas lui dire quel était l'enfant si miraculeusement rendu à son affection.

—Oui, se dit-elle, je verrai Antoine... tout de suite. Il le faut.

Elle sonna sa femme de chambre qui accourut. Hâtivement, Marguerite écrivit quelques mots au crayon, cacheta et donna la lettre.

—M. de Pontalès, mon frère, doit être encore à l'hôtel. Remettez lui cette lettre et accompagnez-le jusque chez moi.

Un quart d'heure après, le frère et la sœur étaient en présence. Antoine avait peu changé. La dureté de ses traits s'était accentuée. A peine quelques cheveux gris. Des rides nombreuses et profondes sur le front. La bouche mince, ombragée par une moustache raide de vieux soldat ; bien qu'il n'eût jamais été militaire, il avait un peu l'aspect de ces vieux officiers des armées d'autrefois, sans toutefois la franchise cordiale de la physionomie, apparaissant sous la dureté de la figure, dureté qui n'était chez ceux-là qu'apparente. A l'égarment des yeux de Marguerite, Antoine vit bien qu'il s'était passé quelque chose.

—Qu'y a-t-il donc ?

Sans lui nommer Gironde, mais lui nommant Patoche, elle le mit brièvement au courant de la redoutable alternative où elle se trouvait. Et elle termina son récit en disant les nouvelles exigences de Patoche.

—C'est fâcheux ! c'est fâcheux ! murmura-t-il, très ennuyé. Tu es tombée entre les mains d'un misérable qui te fera chanter, jusqu'à ce qu'il ait fait sa fortune sur ton dos. Je n'y peux rien.

—Tu es riche, et tu peux, toi, disposer libre-

ment de ta fortune ; ces cent mille francs donne-les-moi

—Cent mille francs ! Peste, comme tu y vas !

—Songe qu'en tout cela il n'y a qu'un coupable et que le coupable, c'est toi.

—Un peu toi aussi, il me semble.

—Non, dit elle avec énergie.

Il haussa les épaules.

—Nous avons chacun notre manière d'envisager les choses.

—Enfin, tu refuses ?

—Ma foi, oui.

—Mais je suis perdue ?

—Peut-être ?

—Que veux-tu dire ?

—Je verrai ce gremlin de Patoche, je le menacerai. Il aura peur.

Elle eut un geste de doute. Elle ne croyait pas.

XI

Bien qu'il affectât d'être très calme, Antoine de Pontalès n'était pas cependant complètement rassuré. Dès le lendemain même, il se présentait chez Patoche. Celui-ci était encore au lit. Quelle douce vie il menait, le misérable, depuis qu'il avait découvert cette source de fortune qu'on appelait Pierre Gironde ! Et d'abord, plus d'affaires ! Il n'avait guère songé, contrairement à ce qu'il avait promis à Marguerite, à relancer son cabinet et à créer des correspondants. Il n'avait pensé qu'à jouir, en voluptueux pour lequel ces plaisirs sont inconnus depuis longtemps. Certain, désormais, d'avoir de l'argent plein les mains, il avait remonté sa garde-robe, avait loué une petite maison sur la Marne, où il allait deux ou trois jours par semaine, tendre des filets et pêcher à la ligne, comme un vertueux personnage qu'il était, animé de goûts simples. Et tous les matins, en se réveillant, il se disait :

—Que c'est bon la fortune !

Il ne s'endormait point pourtant dans ces délices. Au temps de sa misère, un mois auparavant, alors qu'il était aux abois, sans plus de crédit et mourant de faim, il avait bien fallu se procurer de l'argent, et comme il n'était pas très scrupuleux sur les moyens à employer, il avait fait trois billets à son ordre, payables à trois mois, chacun de cinq mille francs, qu'il avait lancés dans le commerce en imitant, pour l'acceptation sans laquelle ces billets n'eussent jamais eu de valeur, la signature de l'une des maisons de banque américaines de Paris, au crédit assuré : E. W. Jacobson. La signature était admirablement imitée et les billets passèrent dans le commerce sans aucune contestation.

Or, ce souvenir inquiétait un peu Patoche, non qu'il se crût menacé à bref délai, il avait encore plusieurs mois avant l'échéance, mais il désirait retirer les faux billets de la circulation, ce qui était possible en les remboursant. Une partie de la somme demandée à Mme de Cheverny dans la lettre que nous venons de lire devait recevoir cet emploi. Quand Pontalès entra dans le cabinet où trônait la formidable et imposante caisse, Patoche nous l'avons dit, faisait la grasse matinée. Cependant il était onze heures. Mais Patoche, la veille, avait soupé en gaie compagnie et, rentré tard, ou plutôt rentré avec le jour, il regagnait le temps perdu. Son domestique, il avait depuis huit jours, un valet de chambre, prit la carte du député et vint réveiller son maître.

—Que le diable t'emporte, dit Patoche de méchante humeur.

Il prit la carte, y jeta un coup d'œil et tressail- lit.

—Hein ? Antoine de Pontalès ! Ai-je bien lu.

Mais oui, il ne se trompait pas. Il sauta hors du lit, passa une robe de chambre à grands ramages, chaussa des pantoufles rouges, se coiffa d'un béret, autant de nouveaux achats depuis sa nouvelle fortune, et il réfléchissait.

—Que me veut-il, celui-là ? Ah ! je devine.

Evidemment Pontalès avait reçu les confidences de sa sœur. Patoche releva la tête et eut un sourire sinistre.

—Toi, mêle-toi de ce qui te regarde. Et ne me crée pas d'ennui, sinon malheur à toi.

Et si Pontalès l'avait vu, en cet instant, l'an-

cien intendant de son père, il eût été édifié sur ses intentions. Patoche passa dans son cabinet traînant la jambe.

—Monsieur, dit-il, saluant avec cérémonie, et il indiqua un siège.

Les deux hommes échangèrent un regard aigu, pareils à deux adversaires qui tâteraient le fer, sur le terrain. Par l'implacable dureté, ils étaient dignes, l'un de l'autre, du reste.

—Monsieur Patoche, dit Antoine, vous me reconnaissez sans doute ? Je suis le fils de votre ancien maître.

Patoche s'inclina.

—Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

—Vous vous en doutez bien un peu ?

—Non pas le moins du monde.

—Eh bien, je vous mettrai au courant en deux mots ; ma sœur, Mme de Cheverny m'a tout raconté.

—Cela regarde Mme de Cheverny.

—Monsieur Patoche, je dispose de quelque influence, vous devez le savoir ; eh bien, je tenais à vous dire, moi-même, que je ne négligerai rien, à l'occasion, pour vous guérir de votre défaut de chantage.

—Monsieur, dit Patoche très froid, votre influence se heurtera à une vie toute de travail et d'honneur. Je vous défie d'y trouver quoi que ce soit qui puisse y laisser pénétrer la justice.

—Vous êtes un habile homme, mais qui sait ?

—Monsieur, puisque vous êtes le confident de madame votre sœur, vous n'ignorez pas que j'ai besoin de cent mille francs.

—Vous exigez d'elle, en effet, cette somme exorbitante.

—Me l'apportez-vous ?

—Non.

—Alors, monsieur, dit Patoche saluant derechef, j'ai l'honneur . . .

Et il fit mine de reconduire Pontalès vers la porte.

—Si j'allais trouver le préfet de police et si je lui racontais ce qui se passe, croyez vous, monsieur Patoche, que vous garderiez longtemps votre liberté ?

—Possible que non, monsieur, mais une fois sous les verrous, croyez-vous que si je racontais aux juges qui ne manqueront pas de m'interroger, ce qui s'est passé il y a vingt-deux ans à Malpalu, on ne me rendrait pas bien vite la clef des champs ?

Antoine devint blême. Patoche souriait. Antoine se remit.

—Monsieur Patoche, vous êtes un coquin capable de tout.

—A deux de jeu, monsieur, fit l'homme, tendant la main ouverte.

—Je vous soupçonne, en toute cette affaire, d'avoir inventé quelque misérable intrigue dans laquelle vous avez fait tomber ma sœur. Mme de Cheverny craint et aime son mari. Elle ne peut se défendre, mais moi je vous préviens que je n'ai aucune raison de vous redouter. Voici donc les conditions que je vous dicte : Vous déclarerez que toute cette histoire d'enfant retrouvé n'est qu'un mensonge. Vous quitterez la France pour n'y plus remettre les pieds. Alors, je vous compterai les cent mille francs dont vous avez besoin. Est-ce convenu ?

Patoche souriait d'un air méprisant.

—Convenu ? Pas le moins du monde. L'enfant retrouvé est bien celui de votre sœur. Je ne quitterai pas la France. Et je ne veux pas m'engager, quand j'aurai dépensé les cent mille francs, à ne point en demander d'autres.

—Misérable !

—Pas de gros mots ou je vous les renvoie. Vous me valez ?

Pontalès, pris d'une rage soudaine, avait fait un pas vers Patoche. Celui-ci était sur ses gardes. Il mit le bureau entre lui et le député.

—Tout doux ! Tout doux ! Je ne suis ni Julien Rémondet, un pauvre diable blessé et sans défense, ni un bébé au maillot !

Le mot ne fit point cesser la rage de Pontalès, mais lui rendit de la prudence. Il resta un moment silencieux, puis plus calme :

—Au revoir donc, monsieur Patoche, et à bientôt je l'espère.

—Monsieur, je suis votre serviteur.

Pontalès sortit ; Patoche, par la fenêtre, le regarda monter la rue Saint Honoré. Malgré son calme, Patoche était inquiet.

—Voilà une tuile. Comment faire pour l'épêcher de tomber ? Evidemment il ne connaît pas encore le nom de celui que Mme de Cheverny prend pour son fils. S'il l'avait connu, il me l'eût dit, mais il l'apprendra un jour ou l'autre. Quelle surprise quand il saura que celui-là n'est autre que son secrétaire ! Il interrogera Gironde. Et alors, de deux choses l'une : ou Gironde dira la vérité, et je suis flambé, moi ; ou Gironde, jouant jusqu'au bout son rôle, racontera l'histoire que je lui ai forgée. Bien, mais ceci même offre un autre danger. Pontalès ne se laissera pas prendre à cette histoire. Il voudra la contrôler, remonter jusqu'aux sources mêmes. Et là encore, je suis flambé. Comment faire ? Pontalès est le péril ! Lui seul. Les autres, je ne les crains pas. Entre moi et la fortune aucun obstacle, si ce n'est Pontalès, toujours Pontalès.

Il s'assit devant son bureau. Il avait le regard de plus en plus sinistre. C'était une vie d'homme qui se jouait, en cet instant-là, dans cette âme de bandit. Tout à coup, il se releva :

—Dommage, dommage, murmura-t-il, du sang, je n'aime pas cela. Il n'y en a point dans ma vie, il va y en avoir, hum ! hum ! Enfin, je ne puis pas faire autrement.

Il avisa, sur son bureau, une sorte de stylet napolitain, court, à manche d'ivoire, à lame triangulaire. Il le prit, le considéra quelque temps, essuya avec sa manche son front qui se baignait de sueur, et glissa l'arme dans sa poche.

Antoine était sorti dans un état d'exaspération difficile à décrire. Tout d'abord, et n'écoulant que sa colère, il s'était dirigé droit vers la préfecture de police. Mais au moment, la réflexion lui revint.

Il passa devant la préfecture, sans entrer. Chez lui, il songea longtemps sans trouver un moyen d'échapper à Patoche. Il fallait payer. Il le sentait.

Antoine consulta sa montre. Il n'était pas trois heures. Il avait le temps de passer chez son banquier, d'en retirer cent mille francs, avant que la caisse fut terminée. Il fut chez lui vers cinq heures. A six heures, on lui monta un courrier qu'il lut machinalement. Lettres d'affaires, lettres demandant des rendez-vous. Il y en eut une autre cependant qui attira plus particulièrement son attention. Elle n'était pas signée. Et l'écriture lui en était inconnue. Elle portait ces simples mots :

« J'ai changé d'avis. Il y a peut-être moyen de s'arranger. Attendez-moi demain vers cinq heures et éloignez les importuns pour que nous puissions causer à l'aise. »

Antoine n'eut pas de peine à comprendre que cette lettre venait de Patoche. Son front s'éclaircit. Il était soulagé.

—Le gredin ! murmura-t-il. Quelles conditions va-t-il me poser ?

Le lendemain, Antoine attendait Patoche à l'heure dite. Il avait travaillé toute la journée avec Gironde, n'était pas allé à la chambre et quand il vit qu'il était quatre heures et demie, il appela le domestique qui introduisait auprès de lui les visiteurs :

—J'attends une visite vers cinq heures. Vous l'introduirez dans mon second cabinet et vous me préviendrez aussitôt. A part cette visite je ne veux plus recevoir personne. Vous veillerez à ce que nous ne soyons pas dérangés.

—Bien, monsieur.

Le domestique avait l'habitude de ces sortes de recommandations. Il alla s'asseoir dans le vestibule et attendit. Antoine était rentré dans son bureau et donnait des signatures à Gironde qui partit aussitôt et rentra chez lui rue de Courcelles. Vers cinq heures, le timbre de l'antichambre résonna. Le valet de chambre ouvrit.

—Monsieur ne reçoit pas, fut sa première parole.

Le visiteur insista.

—M. de Pontalès doit m'attendre, ne vous l'a-t-il pas dit ? à cinq heures ? il a dû vous prévenir.

—C'est vrai, j'ignorais que ce fût monsieur.

Le domestique disparut un moment. L'homme qui venait d'entrer ne ressemblait en rien à Patoche. Il était vêtu d'un long pardessus clair, d'une

redingote grise, et coiffé d'un chapeau haut de forme également gris. Il avait la même taille que Patoche et la même corpulence, mais il portait un lorgnon légèrement teinté de bleu qui cachait son regard. En outre, et ce qui le différenciait surtout de Patoche, c'est qu'il avait toute sa barbe, une barbe brune très soignée, très fournie et assez longue. Le domestique revenait :

—Si monsieur veut prendre la peine de me suivre ?

Ils traversèrent un salon d'attente, le valet de chambre ouvrit une porte et l'homme se trouva seul dans le petit bureau de Pontalès, pendant que le domestique allait avertir ce dernier. Alors en un tour de main, le lorgnon fut enlevé, la fausse barbe et la fausse moustache disparurent dans le long manteau d'été. Et il n'y eut plus que la figure glabre, flasque et bouffie de Patoche, aux yeux sinistres et résolu. Il s'était assis et attendait Antoine de Pontalès entra bientôt. Patoche se leva et salua.

—Je vous écoute, dit Antoine. Soyez bref, quelles conditions ?

—Vous êtes très riche, riche à plusieurs millions.

—C'est possible.

—M. de Cheverny, aussi, est très riche, autant que vous.

—Au fait.

—Un demi-million ne vous ruinerait pas, et cela me ferait tant de plaisir !

Antoine resta hébété, frappé de stupeur.

—Un demi-million ? Vous êtes fou ?

—Non. J'ai bien réfléchi. Donnez et vous n'entendrez plus parler de moi, parole. Je me retirerai à la campagne. J'aime tant la campagne, si vous saviez ! Et réfléchissez, dit le misérable après un silence, que si vous ne donnez pas ce que je demande, je l'obtiendrai de Mme de Cheverny, quand même !

Pontalès reprit un peu de sang-froid.

—Remarquez, Patoche, que si vous êtes en possession d'un secret qui a son importance pour ma sœur, ce secret, par contre, ne m'intéresse aucunement. Je vous offre la somme que vous me demandiez hier, pas un sou de plus. Et en exigeant un demi-million, laissez-moi croire que vous vous moquez de nous.

—Jamais je n'ai été plus sérieux.

—Alors je suis bien bon de continuer à vous entendre. Dans huit jours, je saurai bien la vérité sur la découverte de ce prétendu fils de ma sœur, quelque gredin de votre espèce avec lequel vous vous serez ligué pour nous faire chanter. Allez, monsieur Patoche, notre entretien est fini. Vous n'aurez pas un centime.

—C'est votre dernier mot, monsieur de Pontalès.

—Le dernier et je souhaite qu'il vous fasse réfléchir. Autrement les cellules des maisons centrales sont des endroits propices aux méditations et je vous ferai faire connaissance avec elles. Adieu.

Pontalès s'était assis à une table et feuilletait des copie-lettres. Déjà sans doute il ne se souvenait plus de Patoche. Il lui tournait le dos. Patoche était debout au milieu du petit bureau. Il était bien plus blême encore que lorsqu'il était entré. Mais aucun tremblement par les membres. Une haine implacable dans les yeux. Si Pontalès l'avait regardé, pendant cette seconde-là, il se fût épouvanté, aurait appelé, aurait été sauvé. Mais il affectait de ne plus faire attention à l'homme. Celui-ci s'avança. Il touchait presque Pontalès.

—Alors, c'est dit ? Nous n'en parlerons plus ?

—Vous êtes encore là ? fit Antoine en haussant les épaules. La maison centrale a des charmes pour vous, n'est-ce pas ?

—Aucuns.

—Eh bien ?

—Eh bien, j'aime mieux jouer quitte ou double.

Sa main qui fourrageait sa poche intérieure de son par-dessus en sortit tout à coup, armée du stylet. Le bras se leva, derrière le dos de Pontalès, s'abaissa avec un élan terrible et le stylet disparut tout entier entre les deux épaules.



EXPÉDITION AU PÔLE SUD

D'après un journal norvégien, il serait de nouveau question d'organiser, sous la direction de M. Nordenskiöld, une expédition scientifique au pôle sud. En 1887, déjà, la *Royal Geographical of Australasia* avait demandé à M. Nordenskiöld s'il consentirait à diriger une expédition de ce genre. Le projet fut cependant momentanément abandonné. A la fin de l'année 1889, la même Société a fait à M. Nordenskiöld de nouvelles propositions et l'expédition aura probablement lieu à l'automne 1891. Les dépenses que nécessitera cette entreprise seraient partagées entre la Société de Victoria et M. Dickson de Göteborg, ce Suédois qui a déjà supporté, comme on le sait, la plus grande part du voyage de M. Nordenskiöld, au passage nord-est. L'organisation de l'expédition projetée serait confiée à MM. Nordenskiöld et Dickson. On aurait l'intention de se procurer un navire analogue, en grandeur et en construction, à la *Vega*.

En dehors de la question purement géographique, le but que se propose l'expédition serait de contribuer, par les recherches qu'elle pourra faire, à la solution de nombreux problèmes intéressants les diverses branches de la science.

LA FORÊT DE L'AROUWIMI

Nous empruntons au correspondant de l'*Indépendance belge* de nouveaux renseignements qu'il a pu obtenir de Stanley. Parlant de cette forêt mystérieuse de l'Arouwimi, dont il a été si souvent question, Stanley a dit :

« Oui, je vous le répète, elle est, en richesse, la rivale des plus grands pays forestiers de l'Amérique méridionale, la concurrente des futaies luxuriantes qui bordent l'Amazone, roi incontesté de tous les fleuves du globe. Une perpétuelle moiteur, entretenue par le voisinage des grands fleuves et par d'incessantes pluies tropicales, féconde, dans le sous-bois, les plantes les plus rares, les fleurs les plus éclatantes, les écorces les plus précieuses. Certain jour, mon expédition ne fournissait qu'une étape de trois ou quatre cents mètres, tant noshaches avaient à abattre de barrières faites de lianes entre-croisées, de ramures confondues, au milieu d'un peuple d'insectes qu'on ne rêve pas, de papillons multicolores, de perroquets qui balancent leurs éblouissants plumages sur des perchoirs de verdure. A lui seul, le caoutchouc de la forêt représente une fortune sans limite.

« On fait grand état en Europe de l'ivoire. Au Caire, j'ai rencontré le comte Teleki et le lieutenant de vaisseau Hoehnelt, les deux explorateurs autrichiens qui parcouraient la côte orientale, la région du mont Kenia, au moment même où j'opérais ma jonction avec Emin. Ils m'affirment avoir rencontré de ce côté d'énormes troupeaux d'éléphants, c'est-à-dire un stock d'ivoire assez considérable pour reculer sensiblement l'époque où cette richesse africaine sera épuisée. Je n'ai pas de peine à le croire. Mais le caoutchouc et les autres produits que peut fournir la forêt de l'Arouwimi ont une bien autre valeur. Ils ne s'épuisent jamais. La nature veille à les renouveler, à en faire un réservoir où l'homme y puisera, en tous temps, à satiété.

« Certes, il faudrait pour cela percer la forêt d'outre en outre, y créer de grandes routes, y percer de vastes clairières offrant aux travailleurs et aux voyageurs un domicile habitable. Dans son état actuel, le sol fangeux de l'interminable forêt, d'où le soleil est presque partout et toujours exilé, engendre d'horribles fièvres, des maladies inconnues. Dès les premiers jours nos chaussures, dévorées par l'humidité, tombaient en lambeaux ; nos vêtements, littéralement pourris, devenaient

guenilles. Autant d'Européens, autant de Jobs. Notre aspect eût fait fuir les passants, au coin d'un bois européen. J'ai écrit quelque part que lors de mon second voyage dans la forêt à la recherche de mon arrière-garde qui avait renvoyé au Congo tout mon bagage, me croyant mort, je m'étais trouvé réduit à l'état de nudité. C'est à la lettre.

UNE NUIT AU SOUDAN FRANÇAIS

Un officier supérieur français, le colonel Frey, vient de publier sous ce titre : *Campagne dans le haut Sénégal et dans le haut Niger*, un très intéressant récit de son expédition dans l'Afrique intérieure ; nous y trouvons le tableau suivant d'une des nuits de cette rude campagne :

« C'était dans la nuit du 1er janvier 1888, au camp de Toukolo. La température était descendue à 10 degrés centigrades ; après les fortes chaleurs du jour on éprouvait la sensation d'un froid intense.

« Tout autour et dans l'intérieur du camp étaient allumés de grands feux dont les reillets éclairaient d'une lueur rougeâtre le feuillage des arbres et les silhouettes des sentinelles. Au près de ces feux, ressemblant à autant de fantômes, étaient allongés les soldats, le corps roulé dans leur toile de tente.

« Environ deux cents femmes de tout âge, à qui la liberté venait d'être rendue, n'ayant pour tout vêtement que des haillons, frissonnant de froid, toussant à faire pitié, se tenaient accroupies devant quelques feux, pressant contre leur sein, pour les réchauffer, de malheureux enfants : successivement elles présentaient aux tisons à demi-éteints leurs membres glacés par la fraîcheur de la nuit. Non loin de là, deux chevaux arabes, le matin superbes de vigueur, et qui venaient d'être frappés d'un coup de foudre par cette maladie au caractère encore mal défini qui, dans le haut Sénégal, enlève en quelques heures les sujets les plus robustes, étaient étendus, les flancs agités, semblant dans le rôle de la mort implorer le secours de leurs maîtres !

« A l'entrée de la nuit, un troupeau d'une vingtaine d'hippopotames s'était approché des feux, poussé par la curiosité que les chasseurs indigènes attribuent aux animaux de cette espèce et qu'ils mettent à profit pour les faire tomber dans leurs pièges.

« Vers minuit éclate soudain un rugissement si effroyable qu'il semble sortir du milieu du camp. Dans le lointain, sur plusieurs points, d'autres rugissements lui répondent. C'est le signal d'un vacarme épouvantable produit par mille cris d'animaux et par les clameurs aiguës, discordantes des cinq à six cents auxiliaires chargés de la garde du troupeau qui cherchent à chasser les lions que l'on aperçoit rôdant autour du camp. Toute la nuit dura la ronde funèbre de ces animaux féroces, tournant et retournant sans cesse autour du camp ; toute la nuit dura ce sabbat infernal, grandissant, s'affaiblissant, suivant le degré de violence des rugissements, et dans l'intermittence des cris se faisait entendre un chœur plaintif formé des sanglots, des gémissements étouffés des esclaves et du râlement des chevaux expirants ! »

PROPOS DU DOCTEUR

LE JUS DE L'ANANAS DANS LE TRAITEMENT DE LA DIPHTÉRIE.—Le Dr Holbrook parle de la puissance curative du jus de l'ananas dans tous les cas de diphtérie. Le remède est connu des nègres de l'Amérique du Sud depuis nombre d'années.

On prend un ananas mûr et on en retire le jus. Ce jus est d'une nature tellement corrosive qu'il enlève la muqueuse diphtérique. L'enfant malade n'a qu'à l'avaler. La simplicité de la méthode pourrait faire croire à son inefficacité, mais le Dr Holbrook cite un assez grand nombre de guérisons.

OBSTRUCTION DES NARINES.—Les enfants ont quelquefois le nez bouché ; mais, à part la difficulté de respirer, ce léger malaise n'a aucune importance.

Traitement : Imbibez une éponge d'eau aussi chaude que l'enfant peut la supporter, et appliquez-la entre les yeux trois ou quatre fois tous les jours. De plus, à l'heure du coucher, frottez l'endroit avec de l'huile d'olive ou du cold cream. Si l'obstruction persiste et qu'il y ait une décharge aqueuse des narines, il faut injecter doucement, matin et soir, avec une petite seringue, un peu de lotion composée de sulfate de zinc et d'eau de rose, dans la proportion de 1 à 500.

CONTRE L'INDIGESTION.—L'indigestion est un trouble passager de la digestion causé par un excès de table, le dégoût, l'impression du froid, une émotion vive, etc. S'il y a seulement gêne, pesanteur, rapports acides (aigreurs d'estomac), ballonnement de l'abdomen, un peu d'eau de menthe ou de mélisse dans de l'eau sucrée, une infusion de thé, de camomille, de tilleul, sucrée, suffit d'ordinaire pour rétablir l'ordre. Dans les cas plus sérieux, on constate ; dégoût, nausées, borborygmes (gargouillements), coliques, hoquets, maux de tête, vomissements, diarrhée. Si le vomissement tarde à soulager l'estomac, on le provoque en chatouillant la lute avec le doigt ou mieux avec une plume de volaille. Après le vomissement, on prend des infusions stimulantes, auxquelles on ajoute quelques gouttes de laudanum pour calmer les coliques. On supprime un repas après l'accident.

LES ENFANTS MALADES.—On a presque toujours de la peine à leur faire prendre des médicaments désagréables au goût. On y parvient généralement en donnant à l'enfant, au préalable un petit morceau de fromage, un grain de cumin ou un clou de girofle, qui suffisent pour insensibiliser le goût pendant un moment. Pour les pilules, il est bon d'abord d'en faire avaler quelques-unes faites de pain ; cela amuse l'enfant et, en même temps, il apprend à les avaler sans effort. Pour les poudres, on met dans une cuiller une trempette de lait, que l'on soupoudre du médicament qu'il s'agit de prendre, puis, on couvre le tout d'une autre trempette. Aux yeux de quelques personnes, ces petits conseils paraîtront peut-être superflus, mais à un moment donné, ils pourront éviter bien des cris et bien des ennuis.

Je continue : Pour mesurer les doses de médecine, ne vous fiez jamais aux cuillers ; il vaut toujours mieux avoir sous la main un verre gradué. Un enfant malade ou convalescent trouve beaucoup de plaisir à voir ce qui se passe en dehors pour cette raison, on fera bien de mettre le lit en face d'une fenêtre. Un petit oiseau qui ne fait pas trop de bruit amuse aussi un enfant malade. Imaginez n'importe quoi enfin pour rompre un peu la monotonie.

IL TOUCHE \$15,000

M. William H. Shupe, le monsieur qui a gagné dernièrement \$15,000 au tirage de la loterie de la Louisiane, a touché cette somme samedi dernier. M. Shupe a déclaré que la loterie avait été très expéditive et qu'elle lui avait envoyé son argent avec une ponctualité qui démontre que l'intérêt des gagnants pour elle est comme son propre intérêt. Aussi remercie-t-il les autorités de la loterie. M. Shupe était porteur d'un vingtième du billet No. 21,303, qui a gagné le prix capital de \$300,000.

Cravates job de 50c pour 25c
Corps et Caleçons mérino de \$1 pour 75c
Chemises non-lavées à 75c supérieure
Chemises sur commande \$1.50
Voyez nos Chapeaux de \$1 et plus

GUIMOND
15 ST-LAURENT

Colonne Carsley

Thé et Café Gratuitement
DURANT LA VENTE A BON MAR-
CHÉ DE JULLET

S. CARSLY

Commandes par la malle expédiées avec
soin

DEPARTEMENT DE MANCHESTER

Vente annuelle de juillet

Toile blanche, pour table, 27¹/₂c
Toile blanche, pour table, 31¹/₂c
Toile blanche, pour table, 36¹/₂c

Toile écrue, pour table, 10c
Toile écrue, pour table, 15c
Toile écrue, pour table, 19c

S. CARSLY.

Vente annuelle de juillet

Seersuckers réduits à 4c la verge
Seersuckers réduits à 4c la verge

10c Flanellette pour 6¹/₂ la verge
10c Flanellette pour 6¹/₂ la verge

10c Chalies frappés pour 6c
10c Chalies frappés pour 6c

S. CARSLY

VENTE DE JUILLET

Si vous voulez avoir
Si vous voulez avoir

Les derniers patrons d'indiennes
Les derniers patrons d'indiennes

A prix réduits
A prix réduits

Assistez à la
Assistez à la

Vente annuelle de Juillet
Vente annuelle de Juillet

DE S. CARSLY
DE S. CARSLY

14c Indienne réduite à 6c
13c Indienne réduite à 6¹/₂c
8c Gingham réduits à 4¹/₂c
12c Gingham réduits à 6¹/₂c

—CHEZ—

S. CARSLY.

Vente annuelle de Juillet

Tapis carrés Balmoral
Tapis carrés Balmoral

Qu'on vient de recevoir
Qu'on vient de recevoir

Les plus beaux tapis carrés et les meil-
leurs marchés de la villa. De toute gran-
deur, depuis 2¹/₂ verges x 3 verges à 3¹/₂
verges x 4¹/₂ verges. Prix depuis \$2.28 en
montant. On ne peut acheter ces tapis
carrés que dans nos magasins.

Tapis carrés de Dundee
Tapis carrés de Dundee

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la ma-
chine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages

EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières
qui en font usage comme étant les meil-
leures et les plus confortables; elles re-
connaissent que ce sont les seules baleines
que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE
NOTRE-DAME, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



Quand vous souffrez d'une débilité causée par le
froid ou la chaleur, vous pouvez refaire vos forces
en faisant usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889. \$2,025,192.58
Sécurités pour les assurés. 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français Institutions religieuses et pro-
priétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES
DE
GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
GEO TUCKER N'APAS
D'EGALE POUR LES
DOCTEURS DES PEINS
L'AMIE DES
DAMES

SIRAP BOTANIQUE DE
GEO TUCKER EST
GARANTI DE GUERIR LA
TOUX ET LA
COQUELUCHE

ARRAPAHOU
BAUME DES MONTAGNES VERTES
DE
GEO TUCKER POUR
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNU.

\$5.000
DE
RECOMPENSE
POUR DE
MEILLEURES
MEDECINES
PATENTÉES
VENDUS PAR TOUS
PHARMACIENS
ET EPICIERS
RESPECTABLES
DEPOT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA
VIE A VOS PETITS
ENFANTS EN
DEMANDANT TOUJOURS
A VOTRE PHARMACIEN
LES BONBONS DE
CHOCOLAT INDIEN
DES MONTAGNES
VERTES DE
GEO TUCKER
POUR LES VERS.

N'oubliez pas de
demander les
petites pilules
POMMES DE MAI
DE LA MONTAGNE VERTE
POUR LA PURGATION.
GEO TUCKER
DYSPEPSIE.
CONSTIPATION ETC
1/2 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS
DE PERSONNES
SOUFFRANTES
ONT
IMMEDIATEMENT
RECOURS AUX
Remèdes Sauvages
DE
GEO. TUCKER

LYMAN, FILS & CIE
PHARMACIE EN GROS,
RUE ST-PAUL, MONTREAL.

429, RUE GRAIG
EN FACE DU
CHAMP DE MARS

Alcide Charney
Architecte
No 1541, Rue St Catherine
Montreal.
Siphone Bell 6504.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tou-
jours en magasin les arti-
cles suivants :

Les triples extraits cul-
naires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs

Moutarde Française
Glycérine, Collofortes.

Huile d'Olive en demi
pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

Attraction sans précédent

Au-delà d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins
d'éducation et de charité, et ses franchises
déclarées, être parties de la présente Consti-
tution de l'Etat en 1879, par un vote populaire
écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires
ont lieu semi-annuellement (Juin et Déce-
mbre) et les Grands Tirages Simples ont lieu
mensuellement, les dix autres mois de l'an-
née. Ces tirages ont lieu en public, à l'Acadé-
mie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité
de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit :
" Nous certifions par les présentes que nous
surveillons les arrangements faits pour les
tirages mensuels et semi-annuels de la Com-
pagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane,
que nous gérons et contrôlons personnel-
lement les tirages nous-mêmes et que tout est
conduit avec honnêteté, franchise et bonne
foi pour tous les intéressés : nous autorisons
la Compagnie à se servir de ce certificat, avec
des fac-simile de nos signatures attachés dans
ses annonces.

Ed. J. Ewing
Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers,
paierons tous les prix gagnés aux Loteries de
l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à
nos caisses.

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE
ORLEANS,

MARDI, LE 12 AOUT 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$ 20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vintième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.	25,000
100 PRIX DE 500 sont.	50,000
200 PRIX DE 300 sont.	60,000
500 PRIX DE 200 sont.	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
100 PRIX DE 200 sont.	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont.	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.	\$99,900

3,131 prix se montant à..... \$1,054,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitaux ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informa-
tions adressez-vous aux soussignés. Ecrivez
lisiblement et donnez votre résidence, ville,
comté, rue et numéros.

Les retours par malle se feront plus rapide-
ment en nous envoyant une enveloppe por-
tant votre propre adresse. Nommez LE
MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN,
New-Orleans, La.
ou M. A. DAUPHIN,
Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandat
émis par toutes les Compagnies d'Express
New-York Exchange, ou Traités et Mandats-
Poste,

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant
de l'Argent à
NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix
est Garanti par Quatre Banques Natio-
nales de la Nouvelle-Orléans, et que tout
billet porte la signature du Président d'une
institution dont les droits d'exister sont re-
connus par les plus hautes cours; par consé-
quent, défiez-vous des contrefaçons ou des
proportions anonymes.

Rappelez-vous que la Cour Suprême
des États-Unis a décidé que la Compagnie
de la Loterie de l'Etat de la Louisiane a un
contrat avec l'Etat de la Louisiane, lequ
n'expire que le 1er janvier 1895.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX DU DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Mala-
ties de la peau, sont aujourd'hui d'un usage
général. Des cas nombreux de démangeai-
sons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés in-
curables, ont été radicalement guéris par l'u-
sage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démange ons de tout
sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et
le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon
de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie
essentielle contagieuse disparaît en quel
ques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Expédiés par la poste sur réception
du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P. O.

Saint-Nicolas, journal illustré pour gar-
çons et filles, paraissant le
jeudi de chaque semaine. Les abonnements
partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris
et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10
fr ; Union postale, un an 20 fr ; six mois :
12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Dela-
grave, 16, rue Soufflot, Paris (France).